



ATLAS DES PRATIQUES GENREES

SUR LE CAMPUS DE LA CITE DESCARTES UNIVERSITE GUSTAVE EIFFEL



Cartographier les pratiques genrées de la Cité Descartes (Université Gustave Eiffel)

L'égalité entre femmes et hommes est une préoccupation phare des institutions d'enseignement supérieur et de recherche, renforcée par la loi de transformation de la fonction publique du 6 août 2019. Elle se traduit aussi bien en interne, avec, entre autres, le développement des plans d'action égalité, et de lutte contre les violences sexistes et sexuelles, que dans les partenariats internationaux des universités. Ainsi le programme Madatlas, dans le cadre du PEA 2021 (Partenariats avec l'enseignement supérieur africain), unissant l'université Gustave Eiffel et l'université de Fianarantsoa à Madagascar pour la formation en cartographie numérique appliquée à l'aménagement durable du territoire, implique une action transversale en faveur de l'équité sociale et de genre.

La cartographie offre dans ce domaine de riches possibilités. La carte révèle et permet de comprendre des inégalités de genre dans leur dimension spatiale. En effet, femmes et hommes ne fréquentent pas nécessairement également les mêmes lieux, et souvent leurs activités et leurs façons d'occuper l'espace diffèrent, en raison de leur identité de genre, combinée à d'autres propriétés sociales. Ces inégalités spatiales plus ou moins contrastées selon les pratiques et les espaces considérés, sont le produit de rapports sociaux genrés structurels, dont elles enrichissent l'analyse. Alors que dans les universités françaises, les inégalités femmes-hommes sont maintenant objectivées grâce à des diagnostics statistiques ciblant le personnel universitaire ou la population étudiante, la façon dont ces inégalités se manifestent concrètement dans l'espace universitaire, sont perçues et vécues par ses usagers, personnels et étudiant·es, ou les personnes extérieures au monde universitaire mais fréquentant les campus, reste peu étudiée. Se pose également la question des possibilités qui existent d'intervenir sur l'espace et son aménagement afin de promouvoir un accès plus égalitaire, limiter les formes d'évitement ou d'autocensure, permettre l'entre-soi choisi sans encourager la non-mixité subie. De plus en plus d'institutions, d'associations, en France et à Madagascar, s'intéressent donc à cette manière originale d'appréhender les inégalités de genre.

A alors émergé le projet de développer à travers Madatlas une action de formation portant sur cartographie des pratiques genrées, avec pour livrable un atlas, et de réaliser cette formation en miroir, sur les campus des deux universités partenaires, celui de la Cité Descartes pour l'Université Gustave Eiffel, et celui d'Andrainjato pour l'université de Fianarantsoa, en impliquant enseignant·es chercheur·es et étudiant·es des deux établissements. Cette thématique rencontre en effet un grand écho chez les étudiant·es français·es et malgaches, car iels sont les principaux usagers des campus, pour leurs études, et parfois leur vie sociale, leur logement, leur emploi, leurs loisirs.

En termes de formation, ce projet permet d'aborder et de partager des méthodologies différentes d'enquête, de collecte de données et de traitement cartographique de ces données, favorisant la découverte de la diversité des représentations cartographiques possibles. On peut en effet cartographier des données statistiques (par exemple, les effectifs de femmes ou d'hommes dans un lieu donné), mais aussi des usages qualitatifs des lieux (carte des trajets, carte des usages détournés des équipements sportifs), des formes variées d'occupation de l'espace par les personnes (dispersion ou repli), des perceptions et émotions ressenties en ces lieux (cartes mentales, *relief maps*). La cartographie doit ici s'entendre au sens large, de représentation d'un phénomène spatialisée, pouvant s'appuyer sur des fonds de cartes géolocalisés et détaillés, des graphiques, des schémas et plans, des photographies, des dessins. La thématique des pratiques genrées incite à faire varier les focales puisqu'on peut s'intéresser au campus dans son ensemble, aussi bien qu'à des espaces très réduits (comme le tatami dans la salle de sport). Elle invite aussi à explorer des espaces méconnus des sciences

sociales, en dépit de leur importance dans la vie quotidienne et dans la construction des genres, comme les toilettes. Pour des étudiant·es de niveau Master, dont les niveaux de maîtrise du langage cartographique sont inégaux, ce travail a donc une valeur d'initiation exploratoire.

La vice-présidence Égalité de l'université Gustave Eiffel s'est montrée très réceptive à ce projet d'atlas des pratiques genrées, dont le résultat peut apporter une aide précieuse pour concevoir ou corriger les stratégies d'aménagement du campus. Par rapport aux autres universités françaises, les femmes sont moins bien représentées dans le public étudiant de l'université Gustave Eiffel (48 %, -11 points par rapport à la moyenne nationale), avec toutefois des disparités importantes selon les filières, et les niveaux de formations. Elles sont aussi moins nombreuses dans le personnel de l'université (47%), avec également d'importantes disparités entre les types de métiers et les métiers, le personnel d'appui technique étant plus féminin. La vice-présidence Égalité a suggéré plusieurs problématiques saillantes, en lien avec les inégalités de genre, telles que l'usage des équipements sportifs, le sentiment d'insécurité lors des trajets pédestres, la fréquentation des restaurants universitaires, les différences d'usages du personnel et ceux des étudiant·es, la toponymie des bâtiments.

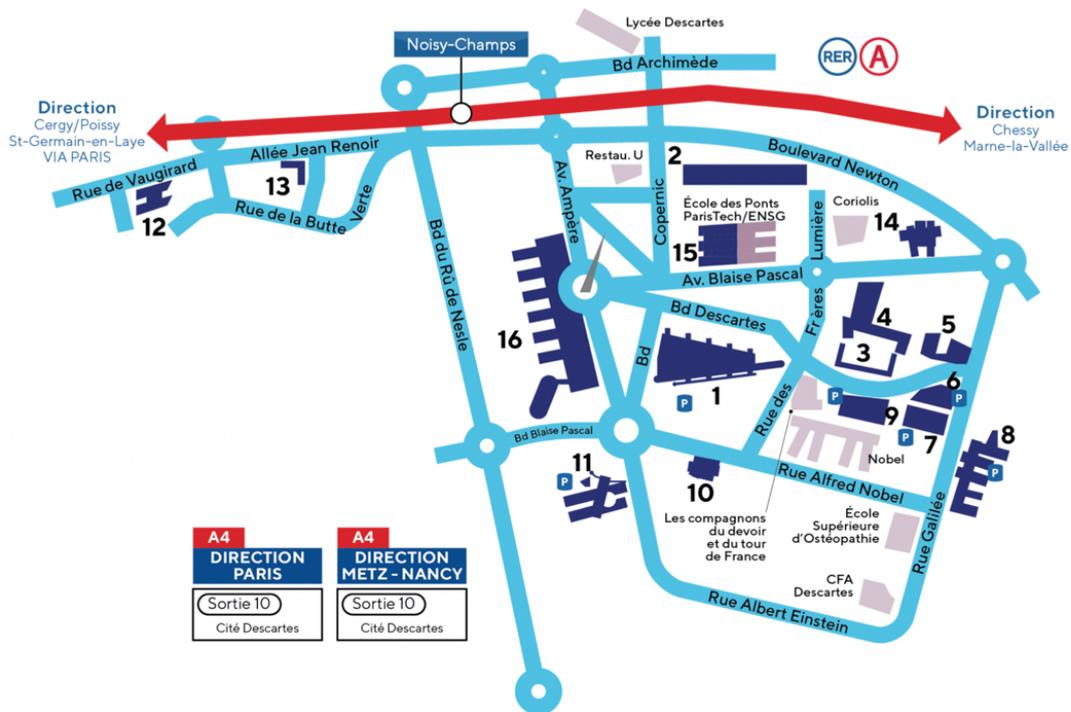
Le volet français de ce projet a donc démarré en septembre 2022, sur le campus de la Cité Descartes le plus important de l'université Gustave Eiffel, par sa superficie et ses effectifs étudiants et de personnels (15 000 étudiant·es, 1500 enseignant·es – chercheur·es). Il s'étend sur un vaste quadrilatère de près de 120 ha sur les communes de Champs-sur-Marne et de Noisy-le-Grand, bordé au nord la ligne de RER A, au sud par l'autoroute A4, vers l'est par un ensemble d'espaces verts et de loisirs. Il réunit des établissements d'enseignement supérieur et de recherche, certains inclus dans l'université Gustave Eiffel, et d'autres indépendants, disséminés en différents bâtiments, ainsi que des entreprises, et de plus en plus, des équipements sportifs, des logements, des commerces, implantés à des dates variées depuis 1983. Le tout obéit plus ou moins à un plan en damier, organisé par la voirie, avec une proportion notable d'espaces verts, de boisements, et de parkings. Certains bâtiments ou équipements sont très récents puisque la croissance de l'université, et le plan d'aménagement du Grand Paris renforcent le dynamisme de cet espace.

La réalisation de l'atlas des pratiques genrées sur le campus de la Cité Descartes a été confiée à la promotion de première année du Master de géographie EST (Espaces Sociétés Territoires), encadrés par leurs enseignant·es. Le résultat de leur travail est pour le moment destiné à une diffusion interne. La méthodologie qui a guidé les enquêtes de terrain pour la collecte de données, et leur analyse et restitution, est exposée dans la première partie. Les six suivantes sont consacrées à des thématiques particulières, choisies et travaillées par des groupes d'étudiant·es. Cet atlas vous conduira donc sur les pas des usagères et usagers de la Cité Descartes, étudiant·es et personnels de l'université, dans leurs déplacements sur le campus, aux restaurants universitaires, aux toilettes, dans les espaces sportifs, pour finir dans les soirées et les fêtes. La dernière partie propose une synthèse des principales conclusions thématiques et des recommandations pour l'aménagement du campus dans une perspective d'égalité de genre. Nous attendons avec impatience de pouvoir vous faire bientôt découvrir les pratiques genrées sur le campus d'Andrainjato à l'université de Fianarantsoa, dont le projet d'atlas démarre au moment même de la finalisation de celui-ci.



Vue aérienne de la Cité Descartes, avec au premier plan les bois limitrophes du campus vers l'est, en arrière plan, le grand bâtiment à toit blanc de l'ESIEE, à gauche l'A4, à droite les voies de RER.

Plan d'accès et principaux bâtiments



- | | | |
|-------------------------------|---|-----------------------------------|
| 1. Bâtiment Copernic | 6. Bâtiment François Rabelais | 12. Bâtiment Alexandra David-Néel |
| 2. Bâtiment Bienvenue | 7. Bâtiment Lavoisier | 13. Bâtiment Albert Camus |
| 3. Maison de l'Étudiant | 8. Bâtiment Bois de l'Étang | 14. ÉAV&T |
| 4. Bibliothèque Georges Perec | 9. Bâtiment Clément Ader | 15. ENSG Géomatique |
| 5. Gymnase de la Haute Maison | 10. Bâtiment Ada Lovelace – La Centrif' | 16. ESIEE Pa |
| | 11. IUTde Marne-la-Vallée | |

L'Atlas des pratiques genrées de la Cité Descartes

est le fruit d'un travail collectif auquel ont participé :

La promotion 2022-2023 des étudiant-es du Master 1 EST, Université Gustave Eiffel, Université Paris Est -Créteil (UPEC) :

Kevin Brechemier, Justine Camail, Lautaro Colina, Emma Estrella, Aurore Gibert, Maxence Grasset, Louise L'hostis, Lou-Anne Lebègue-Ricciardi, Lena Lecoq, Julie Nguyen, Pauline Patys, Margot Perret-Blanc, Kilian Rault, Saliou Samassa, Jasmine Vaskou.

Avec la participation d'étudiants et étudiantes de l'université de Fianarantsoa :

Ranaivomanana Hobinirina Sahondra, Randrianasolo Tovoarinelina Nicolas Chabalet, Mina Viavinirina, Vonjiantenaina Jaona Brillant.

Encadrés par leurs enseignant-es :

Sophie Blanchard et Claire Hancock pour l'enquête, l'analyse et la restitution des résultats, Matthieu Delage pour la production cartographique, Sophie Moreau pour l'appui sur l'enquête, la restitution et le dialogue avec les équipes malgaches.

Nous remercions toutes celles et ceux qui ont permis sa réalisation :

La vice-présidence Égalité de l'université Gustave Eiffel, Caroline Trotot et Maeva Ballon.

Le service de la protection des données, Véronique Juge et Steven Ehrhardt

Toutes les personnes enquêtées, qui ont répondu aux questionnaires, se sont prêtées aux entretiens, ont dessiné des cartes...

Etudier les pratiques genrées, méthodologie d'enquête

Cet atlas et l'enquête qui a permis de le réaliser sont le résultat d'un travail d'atelier mené par les étudiant-es de première année de master EST, encadré-es par leurs enseignant-es.

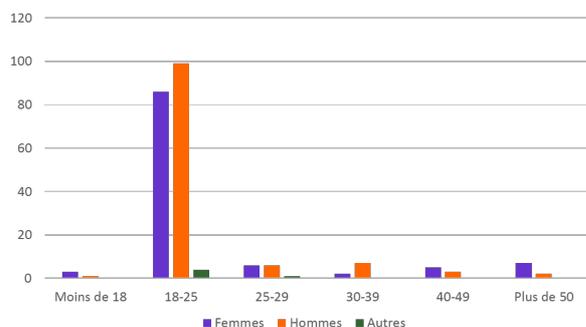
Six **thématiques d'enquête** ont été identifiées : les mobilités et les circulations sur le campus, les usages de la restauration universitaire, les usages des toilettes, les pratiques des espaces de sport collectifs et celles des agrès de *street workout* installés face au bâtiment Copernic, et les soirées étudiantes.

Une **méthode d'enquête** mobilisant différentes techniques de collecte d'information a été collectivement mise au point, associant un questionnaire général que tou-ttes les étudiant-es ont contribué à faire passer auprès d'usager-es de la Cité Descartes, et des enquêtes spécifiques à chaque groupe, fondées sur des observations, parfois assorties de comptages *in situ*, ainsi que des entretiens menés auprès de personnes ciblées, parfois complétés par des cartes mentales. L'enquête a été réalisée entre septembre 2022 et janvier 2023.

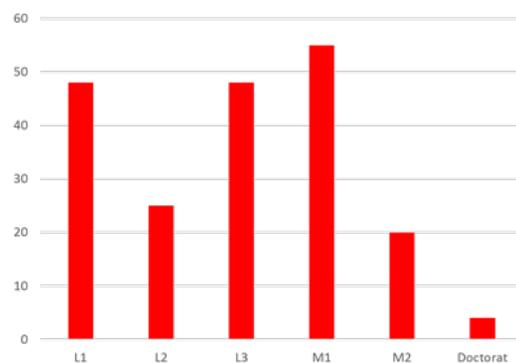
Profils des personnes enquêtées par questionnaires

L'enquête par questionnaire a été menée auprès d'**étudiant-es du campus** et d'un nombre réduit de membres du personnel de l'université Gustave Eiffel et de rares usagers externes à l'université (sur 232 questionnaires exploitables, 199 étudiant-es, 31 employé-es (dont 11 enseignant-es), 2 personnes de passage). Elle a touché un peu plus d'hommes que de femmes, et quelques personnes s'identifiant comme non-binaires (118 hommes, 109 femmes, 5 autres). Parmi les étudiant-es enquêté-es, on compte 89 boursier-es (45%) et 75 étudiant-es qui ont un travail salarié (38%).

Répartition des personnes enquêtées par âge et par sexe



Répartition des enquêté-es par niveau d'étude

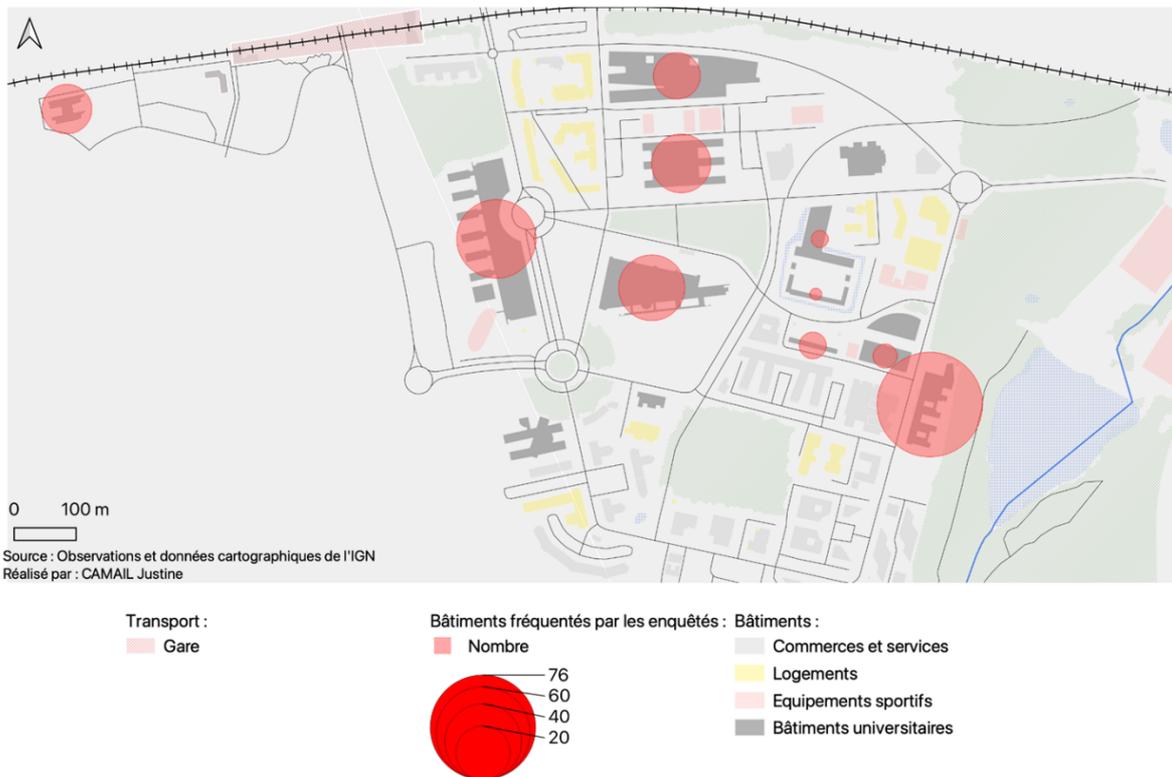


Les étudiant-es enquêté-es se répartissent entre les différentes années de licence et le master 1 (les élèves des écoles d'ingénieur-es ont été distribué-es dans les années correspondant au cursus LMD en fonction de leur années d'études post-bac : par exemple, un élève de première année d'école qui a déjà fait deux ans de classe préparatoire a été comptabilisé parmi les L3). Les étudiant-es de M2 sont peu nombreux-ses parmi les enquêté-es, et on ne compte que quelques doctorant-es.

Les lieux de l'enquête

L'enquête s'est focalisée sur certains bâtiments du campus de la Cité Descartes, en essayant de varier les types d'établissements, UFR (unités de formation et de recherche) universitaires et écoles d'ingénieur-es, et les localisations, plus ou moins près de la station de RER qui constitue un point d'entrée majeur du campus. On note cependant une surreprésentation de personnes fréquentant le bâtiment Bois de l'Étang, où se déroulent une partie des cours du master EST.

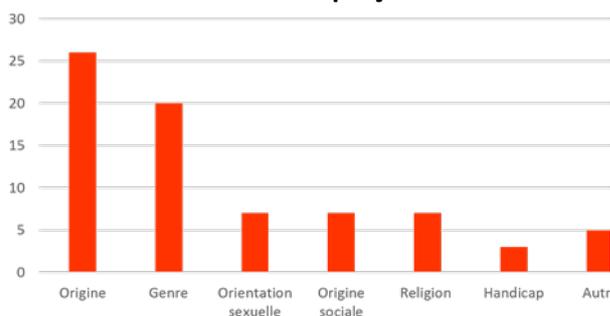
Bâtiments fréquentés par les personnes ayant répondu au questionnaire



Une diversité de pratiques du campus

Bien que non représentatif de la répartition des usagers du campus, ni même des étudiant-es, tant en termes de statuts et de niveaux d'étude que de lieux de formation, le panel de répondant-es au questionnaire fait apparaître une diversité d'expériences et de pratiques. Les entretiens ont complété cette approche, par des récits d'expériences plus détaillés, et les apports de membres du personnel ou d'associations ayant une connaissance spécifique de certains aspects du campus.

Motifs des discriminations perçues



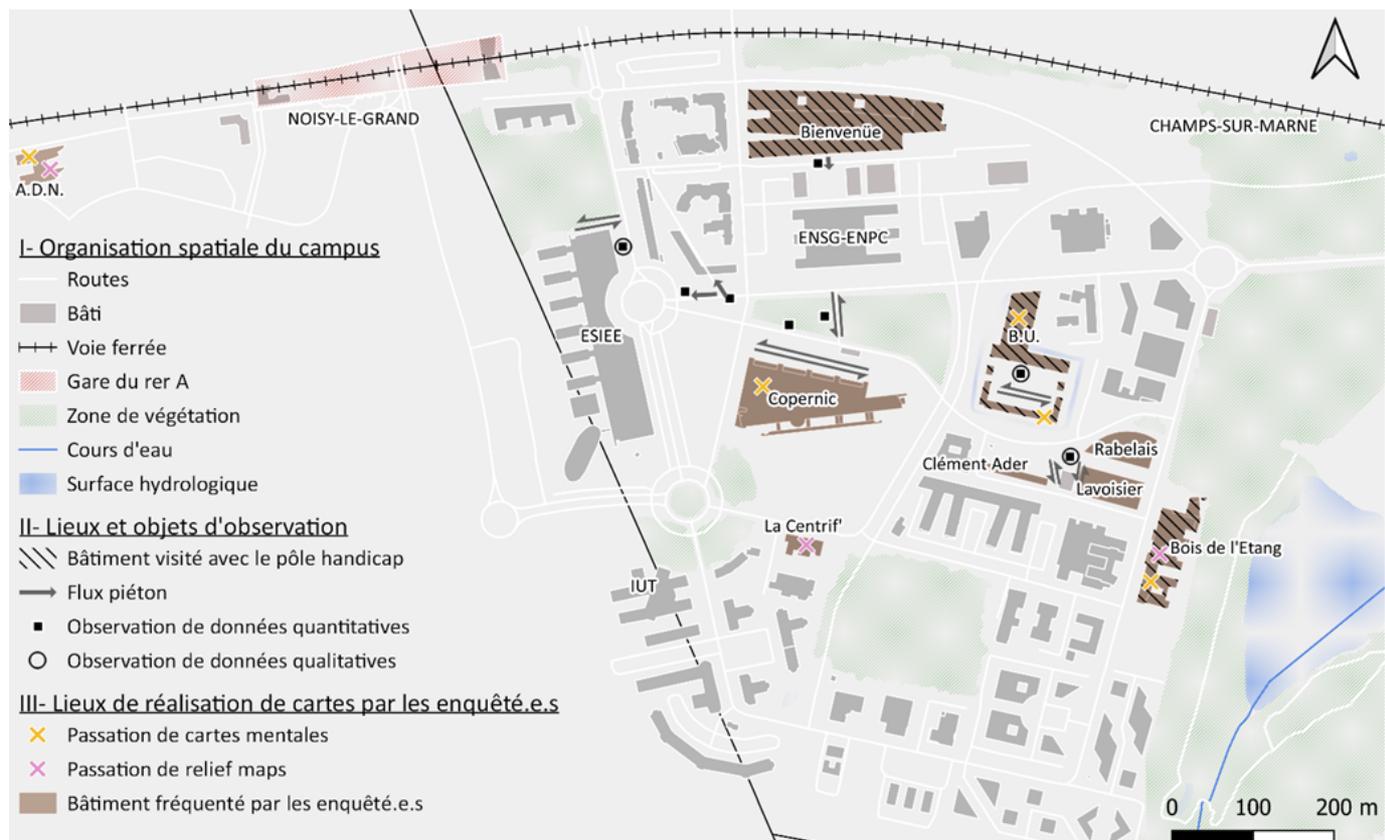
Des formes genrées de pratiques du campus apparaissent au travers des résultats de cette enquête, mais nous avons également pu établir que le genre n'était pas le seul paramètre à mobiliser, comme le montre le graphique ci-dessous, qui figure les motifs de discrimination perçus par les enquêtées. Le premier motif cité est l'origine réelle ou supposée, devant le genre. L'orientation sexuelle, le milieu social, la religion et le handicap sont aussi susceptibles d'influencer voire de différencier les pratiques.

Circulations et mobilité au sein de la Cité Descartes : des différences de pratique selon le genre ?

L'étude en sciences sociales des circulations piétonnes est souvent l'occasion de mettre en lumière des différences d'appropriation des espaces publics par les individus selon qu'ils s'identifient comme femmes ou hommes. Aussi bien dans leurs trajectoires, leur appropriation cognitive, symbolique et affective des espaces, que dans leurs postures corporelles et leurs appréciations des lieux, les pratiques circulatoires des hommes et des femmes diffèrent.

Méthodologie et déroulement de l'enquête

Spatialisation des méthodes d'enquête



Carte réalisée par Emma Estrella, à l'aide des données de l'IGN, d'opendata.gouv sur le logiciel Qgis.

L'enquête a allié plusieurs méthodes, actualisées au fur et à mesure: un questionnaire général, des comptages, des observations (posture, position sur la chaussée, ...), la réalisation de cartes mentales et de relief maps (cf infra). Nous avons également mené des entretiens informels avec des étudiant-es et avec des employé-es du campus. Nos observations et comptages ne nous ayant pas permis de distinguer les personnes appartenant à des minorités de genre, et ayant trop peu interrogé de personnes appartenant à ces minorités, nous choisissons de ne pas traiter ce groupe dans l'analyse, mais nous l'intégrons tout de même au traitement des résultats du questionnaire général. Nous remarquons sur notre carte l'absence de relevé dans certains bâtiments du campus (notamment parce qu'ils ne font pas partie de l'université Gustave Eiffel) et une concentration plus importante de figurés autour des bâtiments qui font partie de notre pratique quotidienne de ces espaces, en tant qu'étudiants du Master EST (Bois de l'Étang, Lavoisier).

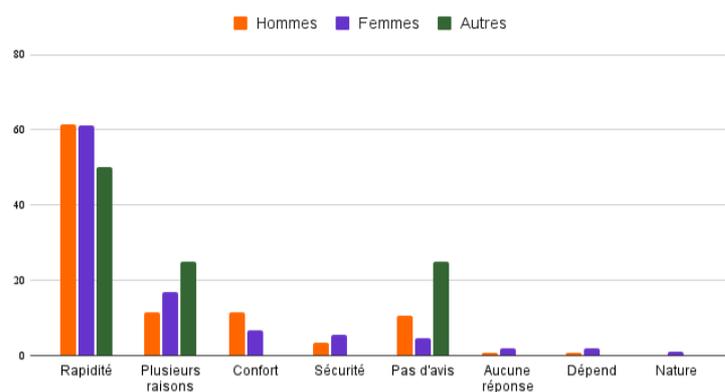
Des circulations indifférenciées selon le genre

Les comptages et les observations avaient pour objectif de déterminer si le genre pouvait influencer la fréquentation de certaines voies mais également si d'autres facteurs, y compris répulsifs, tels que la météo, la luminosité, pouvaient déterminer les déplacements. De plus, ils devaient permettre de distinguer des différences entre les trajets des hommes et des femmes, mais aussi des différences de postures, de vitesses de marche ou encore de positions dans l'espace public. Nos résultats n'ont cependant pas mis en évidence de différences sensibles, si ce n'est que devant les bâtiments d'enseignement dont le public étudiant est à majorité masculine, les hommes sont les plus représentés, comme devant l'ESIEE ou le bâtiment Lavoisier et vice-versa.

Pour essayer de révéler une différence de trajets selon le genre, nous avons choisi de mettre à disposition des usager-es du campus des fonds de carte de l'université pris sur OpenStreetMap, ainsi que des stylos, crayons et feutres de couleur pour qu'ils tracent librement leurs trajets quotidiens. Après près d'une dizaine d'essais réalisés auprès de personnes fréquentant le bâtiment Bois de l'Étang, et le SUAPS (Service Universitaire des activités physiques et sportives, proche de la Maison de l'étudiant), nous avons constaté que les enquêté-es choisissaient systématiquement les trajets les plus courts pour se déplacer sur le campus mais aussi qu'ils avaient du mal à se repérer sur les cartes distribuées. Surtout, il n'est apparu aucune différence entre les genres. Très vite, nous avons proposé aux enquêté-es de réaliser des cartes mentales en leur demandant de représenter le campus et leur pratique de celui-ci, en leur donnant une feuille blanche et de quoi écrire. La consigne était de dessiner le campus, les trajets effectués, et les lieux qui leur plaisaient, ou au contraire déplaçaient. Après avoir fait réaliser près d'une dizaine de cartes mentales, nous n'avons toujours pas constaté de différences significatives entre hommes et femmes en ce qui concerne les trajets ou les perceptions des lieux. Ces résultats ont été confirmés par le traitement du questionnaire général, qui a révélé une grande majorité de réponses communes aux femmes et aux hommes en matière de circulations.

Des déplacements pensés en termes d'efficacité

Motif premier du choix du trajet des enquêté.e.s

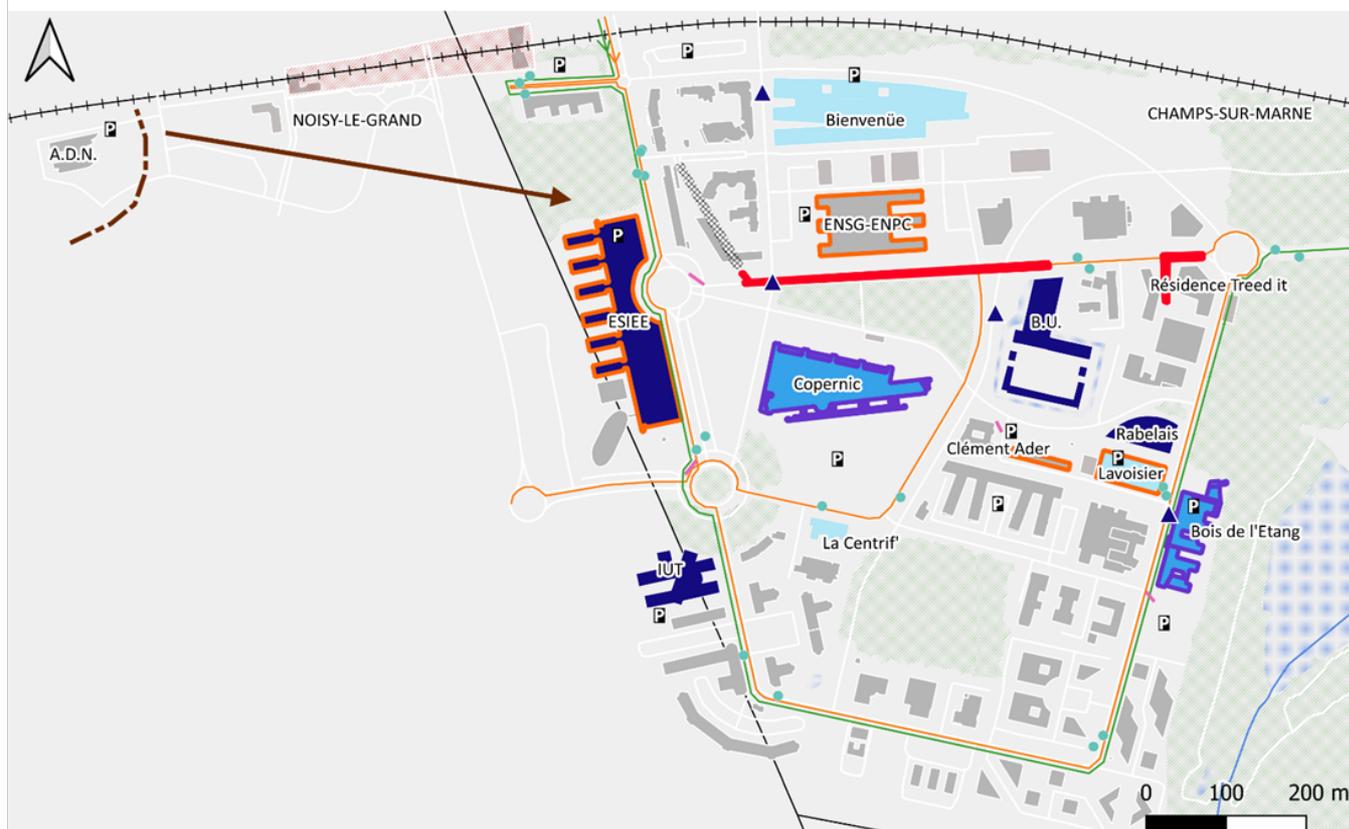


Histogramme réalisé par Lou-Anne Lebegue-Ricciardi

Photo de Julie Nguyen, Janvier 2023

Plus de 60% des hommes et femmes interrogé-es pensent leurs déplacements d'abord en termes de rapidité, c'est-à-dire d'efficacité. Les autres motifs arrivent loin derrière, toujours assez équilibrés entre les réponses des femmes et des hommes, et pour la majorité, ils n'atteignent pas les 20%. Le motif de sécurité a par exemple été choisi par 5,7% des femmes et par 3,5% des hommes ayant répondu au questionnaire (6 femmes contre 4 hommes). La photo permet d'illustrer cet impératif de rapidité lors des déplacements : on peut y observer deux étudiantes qui traversent en diagonale pour éviter de suivre la trajectoire orthogonale, et donc plus longue, induite par les passages piétons.

Circulations et mobilités au sein de la cité Descartes, une question non genrée



I-Organisation spatiale du campus	II- Des circulations rationalisées qui neutralisent les effets de genre...	III- Mais, marquées par d'autres inégalités socio-spatiales
<ul style="list-style-type: none"> ■ Bâti ⚡ Voie ferrée 🚉 Gare du rer A 🌿 Zone de végétation 🌊 Cours d'eau 🌊 Surface hydrologique 	<p>A) Des espaces ostensiblement genrés</p> <ul style="list-style-type: none"> 🟦 Bâtiment à majorité féminine 🟠 Bâtiment à majorité masculine <p>B) Des trajectoires rationalisées</p> <ul style="list-style-type: none"> 🛣️ Route 🅑 Parking 🟢 Arrêt de bus 🟢 Ligne de bus 213 🟠 Ligne de bus 312 🟡 Ligne de désir <p>C) Des femmes en insécurité</p> <ul style="list-style-type: none"> 🔴 Route avec risques avérés d'être suivie 🚧 Raccourci, évité par quelques femmes 	<p>A) ADN, un isolat</p> <ul style="list-style-type: none"> 🔴 Effet frontière 👉 Distance-temps <p>B) Un campus qui ne remplit pas les normes d'accessibilité</p> <ul style="list-style-type: none"> ⚠️ Trottoir obstruant le déplacement des PMR 🟡 Bâtiment à assez bonne accessibilité pour PMR 🟠 Bâtiment à accessibilité réduite pour PMR 🟤 Bâtiment inaccessible pour PMR

Carte de synthèse

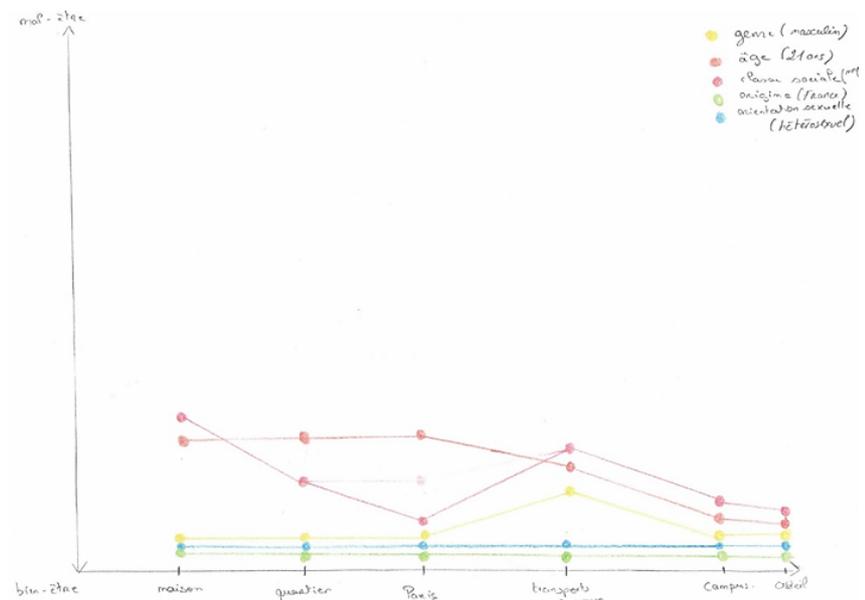
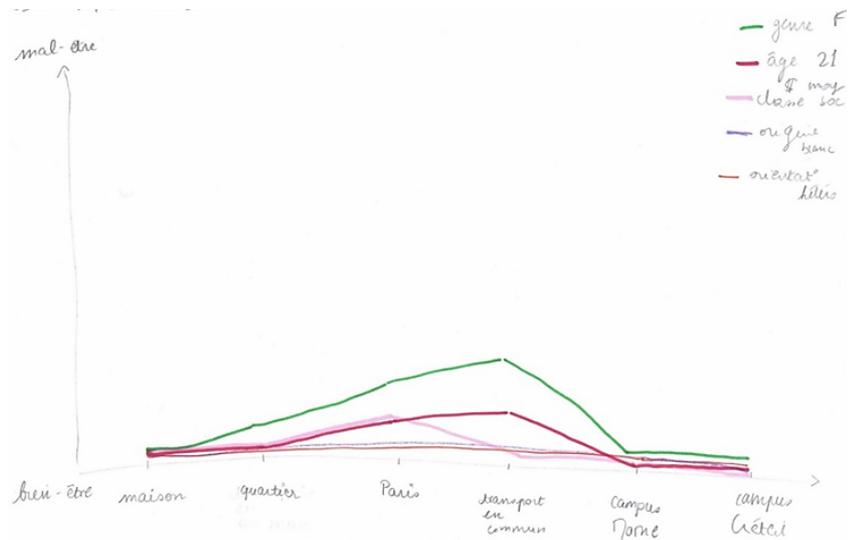
Cette carte a été réalisée sur le logiciel Qgis, par Emma Estrella, Janvier 2023, à l'aide des données de l'IGN et d'opendata.gouv, complétées par les données de terrain de Lou-Anne Lebegue-Ricciardi et Julie Nguyen

Un campus neutralisant les effets de genre

On constate un usage rationalisé du campus, qui semble lié à une neutralisation des effets de genre communément observés dans les espaces publics urbanisés. Pour confirmer cette hypothèse nous avons fait réaliser des *relief maps* à quinze enquêté.es afin de comparer leur bien-être ou mal-être sur le campus et dans d'autres lieux du quotidien.

La *relief map* est un outil méthodologique développé par la géographe catalane Maria Rodó-Zarate, dans le but de révéler les inégalités sociales dans l'espace dans une perspective intersectionnelle, en prenant en compte différents critères sociaux (âge, genre, classe sociale, orientation sexuelle, origine ethnique). Elle refuse en effet d'expliquer systématiquement l'oppression dans le cadre d'une unique caractéristique d'un individu mais invite à se demander si l'oppression n'est pas multifactorielle et située (liée à des endroits précis).

Une *relief map* permet ainsi de visualiser le degré de bien-être ou de mal-être d'une personne, en fonction de ses différentes caractéristiques sociales, en comparant ses ressentis dans plusieurs lieux. Pour ce faire, l'enquêté.e trace plusieurs courbes sur un graphique dont les abscisses représentent des lieux fréquentés et les ordonnées une échelle de mal-être ou bien-être. Chaque courbe correspond au ressenti de la personne, en fonction d'une des caractéristiques particulières et dans un lieu donné. Dans notre étude, nous avons préféré raisonner en degré de mal-être.



Plus le point dessiné par l'enquêté.e est élevé, plus l'enquêté.e ressent un mal-être dans le lieu considéré, plus le point est bas, plus le mal-être ressenti est faible. La *relief map* du dessus a été réalisée par une femme, et celle du dessous par un homme. On voit bien que, que ce soit en fonction du genre, de l'orientation sexuelle, de l'âge ou de l'origine, le niveau de mal-être est au plus bas quand iels sont sur le campus de la cité Descartes, mais peut devenir élevé dans les transports en communs ou à Paris.

Ainsi, pour les femmes et les hommes interrogé.es, le genre n'est pas un facteur de mal-être particulier sur le campus de la cité Descartes. C'est d'ailleurs le cas pour l'ensemble des caractéristiques sociologiques qui semblent toutes neutralisées au sein du campus universitaire.

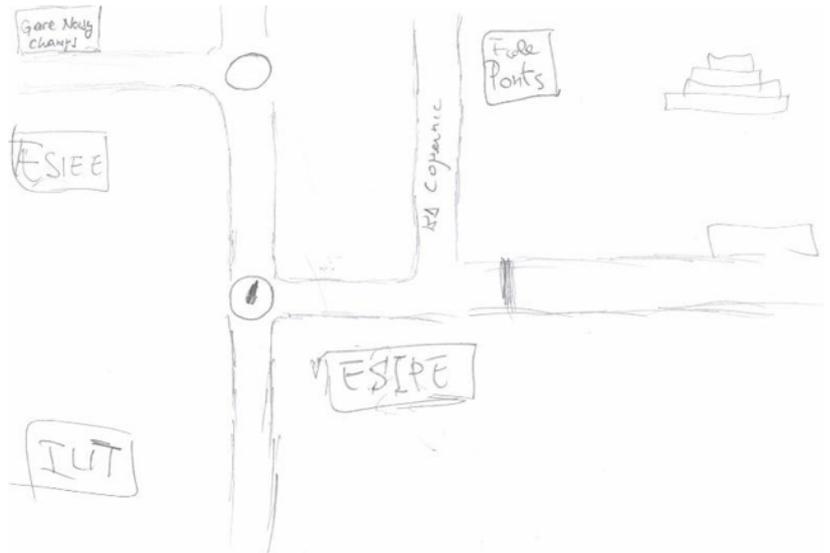
Une absence d'appropriation émotionnelle et cognitive

La neutralisation des effets de genre au sein du campus s'accompagne d'une faible appropriation émotionnelle et cognitive. L'étude de vingt-trois cartes mentales réalisées par les enquêté-es témoigne d'une connaissance très limitée du campus. Les lieux représentés sont ceux où les enquêté-es ont cours et vont manger, les points d'accès au campus (gare RER, parking), et les chemins d'un lieu à un autre.

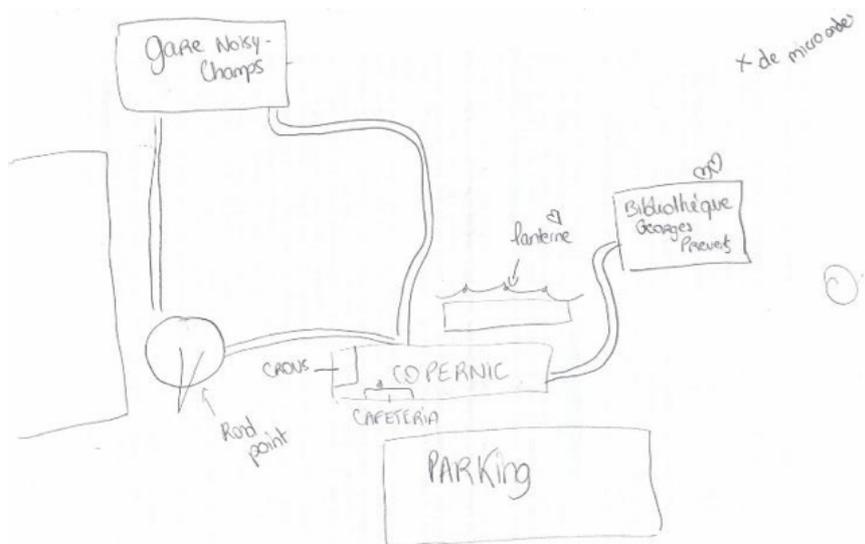
Les deux cartes mentales ci-contre illustrent ce phénomène. Sur la première, réalisée par un étudiant de l'ESIPE, seuls les bâtiments relatifs aux études d'ingénierie sont représentés. La seconde, réalisée par une étudiante fréquentant le bâtiment Copernic pour ses cours, est peu détaillée. Les cœurs ont été rajoutés a posteriori, pour indiquer les lieux particulièrement appréciés.

Les employé-es interrogé-es relient cette faible appropriation à la conception du campus d'abord comme un lieu de travail ou d'étude, avant d'en faire un lieu de vie, avec l'installation tardive des résidences étudiantes. Ils notent les confinements successifs, qui ont vidé la vie étudiante de sa substance, déshabitué les étudiant-es à sortir de chez eux, à socialiser et investir leurs lieux d'études.

L'histogramme ci-contre montre l'indifférence des enquêté-es (à plus de 60% pour les femmes et plus de 70% pour les hommes), et l'absence de charge émotive, positive ou négative dans les divers lieux du campus.



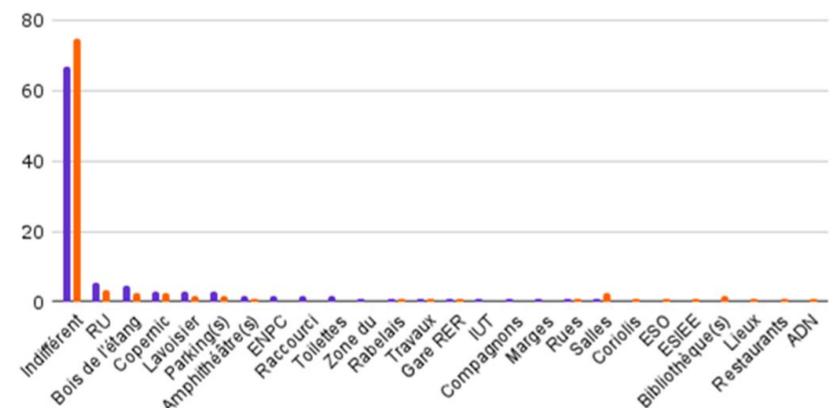
Carte mentale réalisée par un étudiant en Janvier 2023



Carte mentale réalisée par une étudiante en Janvier 2023

Un campus sans engagement émotionnel

Lieux évités ou peu appréciés des enquêté-es



Une insécurité féminine aux marges urbaines du campus

Bien que les questionnaires et les observations n'aient révélé aucune différence d'appropriation du campus, de trajets ou de stratégies de circulations entre les hommes et les femmes, des discussions informelles ont mis à jour un sentiment d'insécurité « féminin » entraînant des stratégies tacites d'adaptation au danger perçu. Ainsi, les femmes interrogées affirment choisir plus ou moins consciemment de se déplacer en groupe lorsqu'il fait nuit, notamment pour traverser le passage indiqué en grisé sur la carte de synthèse. Par ailleurs, des femmes ont mentionné des cas d'hommes les ayant suivies, quand elles se rendaient du campus vers le RER ou de la ville vers la résidence étudiante Treed it.

ADN, une marginalisation spatiale productrice d'inégalités socio-spatiales

L'organisation spatiale du campus produit cependant des inégalités socio-spatiales pour certain-es usager-es. Le bâtiment Alexandra David Néel (ADN), marginalisé par sa localisation à Noisy-le-Grand, de l'autre côté de la gare RER, pose en effet des problèmes de circulations. Comme représenté sur la carte mentale ci-dessous, les étudiant-es de ce bâtiment souffrent de la distance (« far away ») et des lacunes de connexion avec le reste du campus. On observe un véritable effet-frontière, à la fois physique (spatial, matériel) et symbolique (les étudiant-es du campus centre ne connaissent pas ADN). La carte mentale dénonce explicitement la distance-temps « 20 min *émoticône fâché* » entre leur bâtiment et les infrastructures de restauration (CROUS), ce qui empêche d'y déjeuner ou contraint à un retard systématique en cours, tandis que le nombre de micro-ondes et la capacité de la salle de restauration du bâtiment ADN ne sont pas adaptés au nombre de ses étudiant-es. Ces inégalités spatiales deviennent ainsi des inégalités socio-spatiales, dès lors que sont encore plus désavantagé-es les étudiant-es les plus précaires, pour qui la restauration est un pôle de dépense stratégique. Ainsi, ADN n'est ni autonome, ni suffisamment connecté, ce qui produit des inégalités socio-spatiales pour ses usagers dans leurs pratiques du campus.



Carte mentale réalisée par une personne non binaire en Décembre 2022 à ADN

Un campus inadapté aux personnes à mobilité réduite

Les usager-es les plus défavorisé-es dans leurs mobilités au sein de la Cité Descartes sont les personnes à mobilité réduite (PMR). Le campus n'est pas aux normes PMR, définies par la loi de 2005 sur l'accueil des publics en situation de handicap dans les établissements recevant du public (ERP). Grâce aux visites du campus avec le chargé de mission accessibilité-PSST (Santé Sécurité au Travail), nous avons réalisé une typologie des bâtiments selon leur accessibilité, des plus accessibles aux plus dangereux (nuance de bleus).

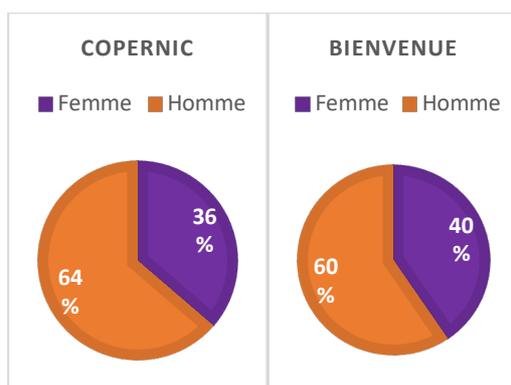
Seul le bâtiment Bienvenüe est aux normes, même si, comme l'ensemble du campus, il souffre d'un manque d'affichage et d'informations. Les autres bâtiments, comme Bois de l'Étang ou la bibliothèque Georges Perec, mettent en danger ou en inconfort les PMR (escaliers non indiqués par une bande podotactile, portes dont les poignées ne sont pas aux normes, ou trop lourdes, places de parkings réservées aux personnes en situation de handicap dangereusement situées, absence de signalement de l'entrée PMR, toilettes trop petites, ascenseurs sans miroir et sans barre de maintien, ...).

Les espaces extérieurs du campus sont aussi difficilement praticables en autonomie. On note des trottoirs non abaissés aux deux centimètres réglementaires pour le passage d'un fauteuil roulant, gondolés par les racines des arbres, ou trop exigus ; la présence de poteaux trop bas et trop peu visibles pour les malvoyants ou bien obstruant la trajectoire d'une personne en fauteuil ; l'absence de signalement par des bandes podotactiles... Des exemples de ces éléments obstruant la mobilité des personnes à mobilité réduite figurent sur la carte de synthèse. L'absence d'infrastructures inclusives rend ainsi la pratique autonome du campus par les personnes à mobilité réduite irréalisable, ou, lorsqu'elle est malgré tout réalisée, dangereuse.

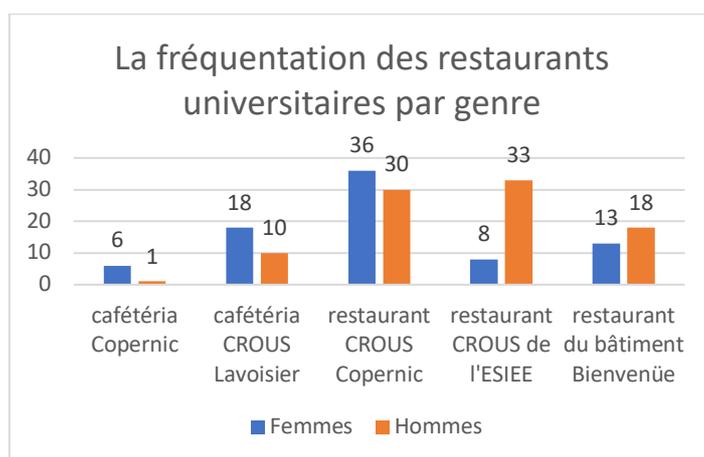
Les pratiques genrées dans les restaurants universitaires de la Cité Descartes

Notre mission a consisté à enquêter sur les pratiques genrées dans les restaurants universitaires de la Cité Descartes, afin de documenter leur fréquentation par les hommes et les femmes, de mettre en évidence d'éventuelles inégalités et de les expliquer. Nous avons également étudié la répartition spatiale des femmes et des hommes dans les restaurants universitaires.

Des restaurants universitaires inégalement fréquentés par les femmes et les hommes



Nous avons réalisé ces diagrammes à partir des comptages réalisés dans les deux restaurants choisis, Copernic et Bienvenue. Le comptage réalisé le 19 octobre 2022 dans le restaurant Arlequin du bâtiment Copernic du début à la fin du service, a dénombré plus de 382 hommes contre environ 218 femmes. Nous avons renouvelé l'expérience dans le restaurant du bâtiment Bienvenue le 30 novembre 2022 de 12h30 à 13h30, avec le résultat suivant : environ 250 hommes contre environ 170 femmes. Cette première approche montre donc que les femmes auraient tendance à moins fréquenter ces deux restaurants universitaires que les hommes. L'histogramme ci-dessous, réalisé d'après les données du questionnaire collectif, permet d'affiner ce diagnostic en montrant des différences notables en fonction des restaurants.



Dans l'échantillon enquêté par questionnaire, les femmes sont plus nombreuses à déclarer qu'elles vont manger dans la cafétéria du bâtiment Lavoisier et le restaurant et la cafétéria du bâtiment Copernic. Inversement les hommes sont plus nombreux à déclarer manger dans les restaurants de l'ESIEE et de Bienvenue. Cela peut s'expliquer par les formations que ces bâtiments accueillent. L'ESIEE est une école d'ingénieur-es et le bâtiment Bienvenue accueille la formation en urbanisme, et ces formations sont à dominante masculine. Le bâtiment Copernic accueille la formation en langues et lettres modernes, qui compte plus de femmes, ce qui est l'une des explications de la fréquentation par genre dans ses restaurants.

La mixité de genre au sein des restaurants

La répartition spatiale genrée dans le restaurant Arlequin



Ce schéma réalisé à la suite de nos observations dans le restaurant de Copernic, montre qu'il y a plus de tables mixtes, les quelques tables non-mixtes sont souvent des cas isolés. Quand on demande aux usager-es si le genre est pris en compte dans la formation des tablées, la réponse est non, souvent ce sont des ami(e)s ou des camarades de classe qui vont manger ensemble.

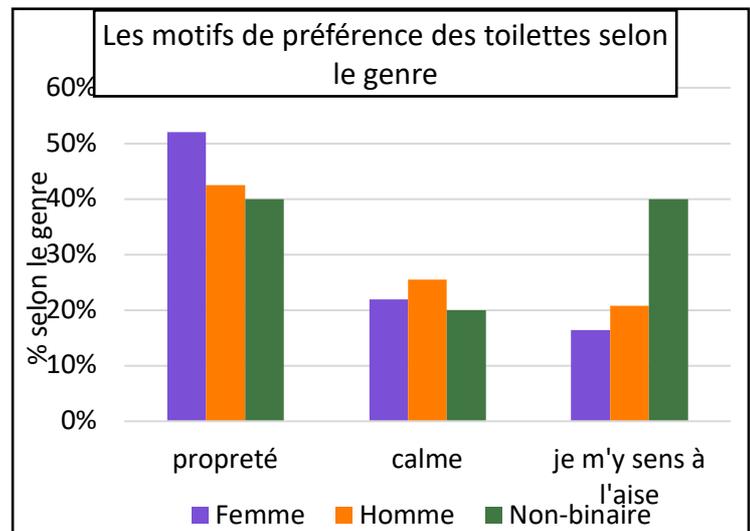
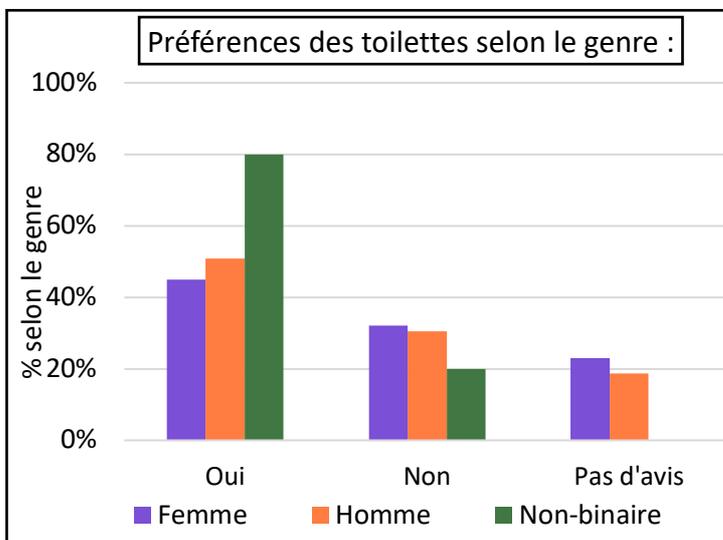
L'enquête de satisfaction de notre questionnaire : seul-es 14 sur 233 des questionné-es disent ne pas vraiment se sentir à l'aise dans les RU, les autres déclarent se sentir plutôt à l'aise dans les restaurants universitaires. La variable genre n'est pas opérante dans cette enquête. Des enquêté-es nous ont interpellés sur les choix de plats, ils demandent une nourriture plus variée (végétarienne notamment) surtout dans le restaurant Arlequin. En effet, se préoccuper d'égalité et d'inclusion suppose également de prendre en compte les attentes de minorités qui ne sont pas des minorités de genre.

L'utilisation genrée des toilettes au sein de la Cité Descartes

Les toilettes sont un des rares espaces à être le plus souvent organisés en fonction du binarisme de genre, et à interdire implicitement l'accès en affichant des symboles renvoyant au public accepté. Les toilettes dans les espaces recevant du public sont le plus souvent genrées, il faut donc s'assimiler à un genre pour s'y sentir à l'aise. Dans ce contexte, comment prendre en compte les dysphories de genre et les non-binaires ? Notre première question en tant que femmes a été de nous demander si les toilettes hommes du campus étaient les mêmes que les nôtres et si les hommes en avaient les mêmes usages. Puis, nous nous sommes demandé quelle était l'importance des toilettes pour les usager-es de la Cité Descartes. Le genre induit-il un rapport différencié aux toilettes ? Nous avons effectué des observations très détaillées des toilettes du campus, ouvert toutes les portes, pris des photos afin de voir si les toilettes étaient délabrées, taguées, aménagées ou avaient des stickers. Ce processus a été effectué dans les toilettes femmes et hommes.

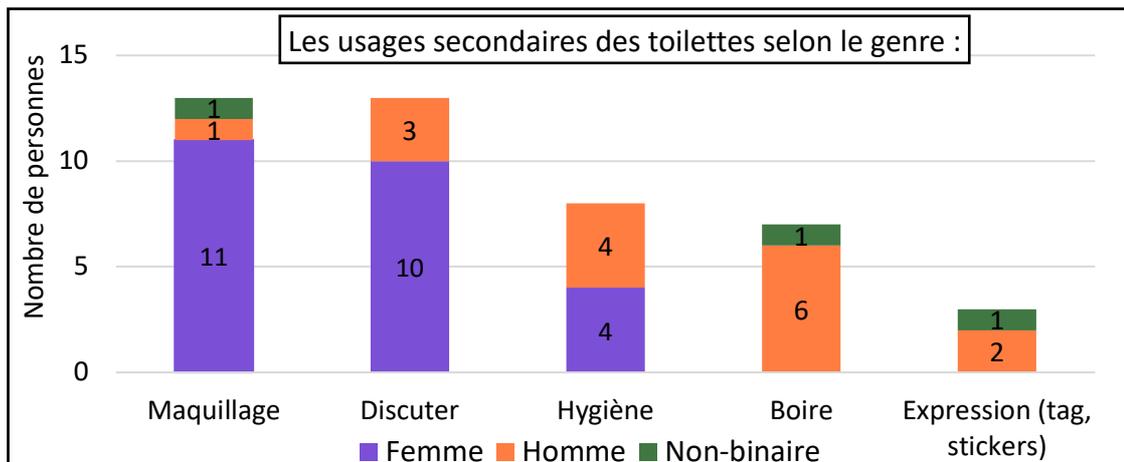
Des appréciations différenciées

Au sein de la Cité Descartes, des préférences genrées sont notables : 45% des femmes, 51% des hommes et 80% des non-binaires ont une préférence concernant les toilettes. Le choix de celles-ci apparaît comme très important pour les non-binaires. Toutefois, notre échantillon ne contient que 5 personnes non-binaires, nous ne pouvons donc pas généraliser à partir d'un aussi petit échantillon. Cependant, il est apparu important de les mettre en lumière car malgré leur faible nombre, celles-ci sont une majorité à exprimer une préférence. De plus, en ne s'associant à aucun genre, iels remettent en question le marquage des toilettes selon le sexe. Iels sont amené-es, en cas de toilettes genrées, à décider dans quelles toilettes se rendre, suivant un genre auxquels iels ne s'identifient pas.



Quels sont les motifs de ces préférences ? Trois facteurs semblent déterminants : la propreté, le calme et le fait de s'y sentir à l'aise. Pour les femmes, la propreté revient à plus de 50%, arrive ensuite le calme avec 22%, et enfin le sentiment d'y être à l'aise pour 16%. Pour les hommes, la propreté arrive en tête également avec 42%, puis le calme avec 25% et le sentiment d'y être à l'aise avec 21%. Malgré des disparités dans les chiffres, les trois critères sont communs aux femmes et aux hommes. En revanche les non-binaires expriment une préférence liée au fait de se sentir à l'aise au même niveau que la propreté (40%). Pour les non-binaires, le fait de s'y sentir à l'aise est plus important que pour les femmes ou les hommes.

Les usages secondaires des toilettes selon le genre



Parmi les enquêté-es, 20%, soit 42 personnes sur 217, utilisent les toilettes pour un usage secondaire. Parmi ces 20%, 4 activités reviennent le plus : le maquillage, le fait de discuter, de boire et des pratiques liées à l'hygiène. Parmi ces activités, la plus fréquemment citée est le maquillage, cité surtout par des femmes (11). Elles sont également majoritaires, au nombre de 10, à y discuter. Les hommes, eux, ont un usage secondaire pour boire, pour une pratique d'hygiène, pour discuter ou encore pour s'exprimer. Nous voyons donc une différence significative dans l'utilisation secondaire des toilettes selon le genre. Boire et s'exprimer ne concerne que les hommes ou les non-binaires. Il est important de préciser que plusieurs usages peuvent être réalisés par le même individu.

L'appropriation des toilettes, question de genre ou de public ?

L'appropriation des toilettes se définit comme une volonté de marquer l'espace en laissant une trace de sa présence, celle-ci nous permettant de nous sentir plus à l'aise dans ces toilettes. Elle peut se manifester par la présence de stickers, de tableaux, ou encore de la vaisselle et produits ménagers.

La photographie ci-dessous montre une volonté de se sentir à l'aise par une appropriation par tableau et une plante. Cette appropriation avec des objets concerne quasi exclusivement les toilettes des femmes personnels de la Cité Descartes.



Toilettes du bâtiment Bienvenue, 2022.

Dans les toilettes des étudiant-es, l'appropriation se traduit surtout par le collage de stickers ou encore dans l'écriture au marqueur sur les portes ou murs. Sur la photographie de droite, nous trouvons des revendications du personnel de l'université, des stickers et tags qui relèvent de l'expression de la vie étudiante.



Toilettes du bâtiment ADN, 2022.

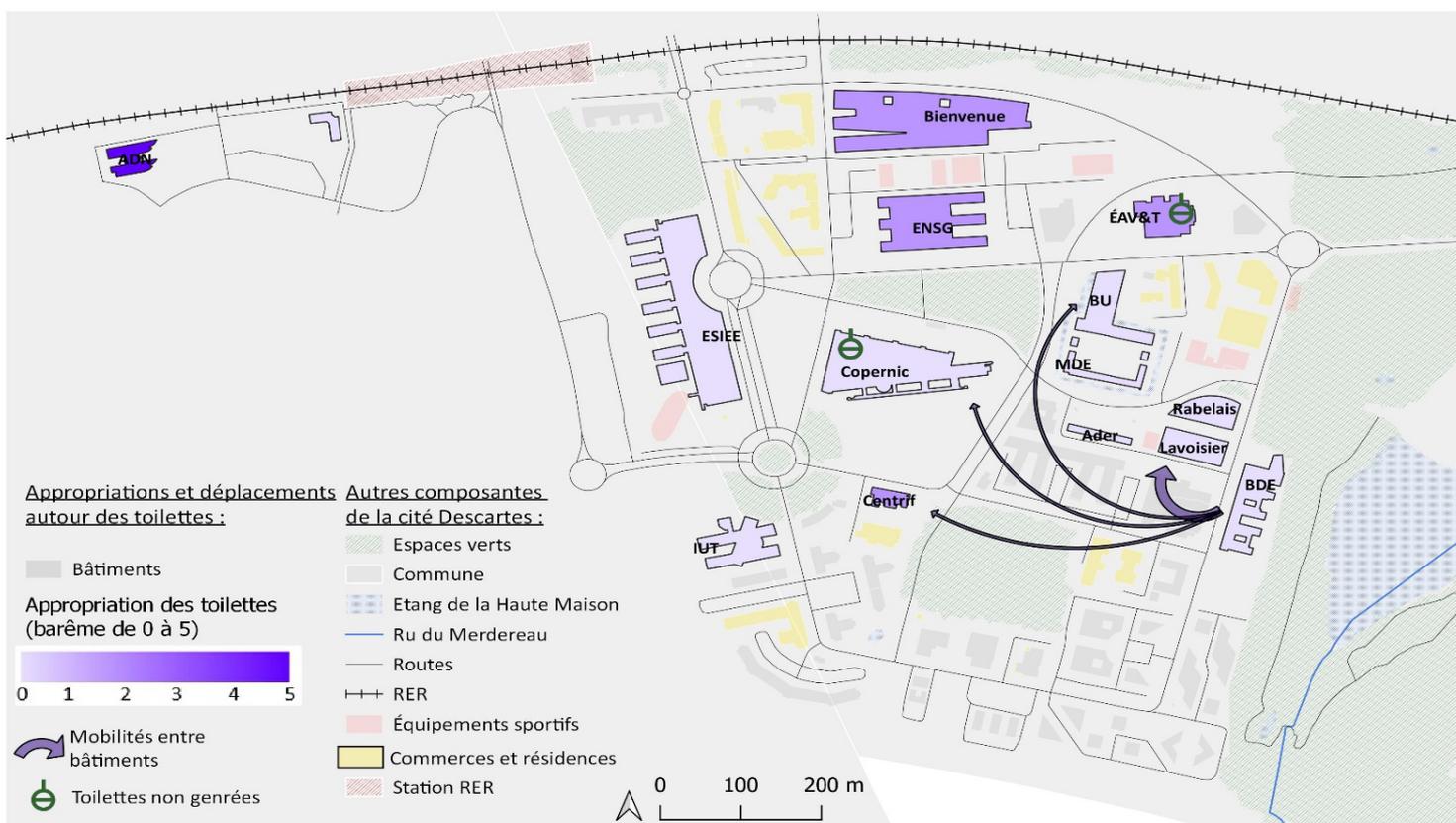
Cartographie des dynamiques d'appropriation selon le genre

Après avoir répertorié les différentes toilettes du campus et relevé les traces matérielles d'expression à l'aide de photographies, nous avons convenu d'un barème pour noter le degré d'appropriation. Ainsi, chaque bâtiment se voit attribuer une note de 0 à 5 : 0 pour des toilettes non appropriées et 5 si les toilettes nous paraissent totalement appropriées, une note est affectée aux toilettes femmes et aux toilettes hommes. Précisons que ce système d'évaluation se fonde sur nos observations et nos impressions personnelles, nous avons particulièrement prêté attention aux marques matérielles telles que des autocollants, des inscriptions au feutre mais aussi des objets comme de la vaisselle. De plus, nous avons convenu d'une seule note appliquée à l'ensemble d'un bâtiment, mais les usages et les appropriations ne sont pas les mêmes suivant les étages, ou leurs positions dans le bâtiment.

D'une manière générale, les toilettes du campus nous semblent relativement peu appropriées puisque sur la première carte, aucun bâtiment n'obtient une note supérieure à 1, hormis le bâtiment ADN. Il faudra noter que le bâtiment ADN comporte en majorité des toilettes mixtes, les marquages ne peuvent donc pas être associés à un genre en particulier.

En revanche, plusieurs bâtiments se détachent sur la carte des appropriations masculines, à l'instar du bâtiment ADN mais aussi du Bois de l'Étang, de l'École des Ponts ou du bâtiment Rabelais. Nous constatons que les toilettes hommes renferment plus de signes d'appropriation matérielle et souvent politique, tandis que les toilettes femmes sont moins sujettes à des pratiques « subversives » et se muent davantage en lieux de sociabilité spontanés. Par ailleurs, la grande majorité des affiches et des indications relevées dans les toilettes ont été produites et installées par l'université (services de propreté, mission égalité...) et ne découlent pas d'initiatives personnelles.

Appropriation des toilettes femmes de l'Université Gustave Eiffel

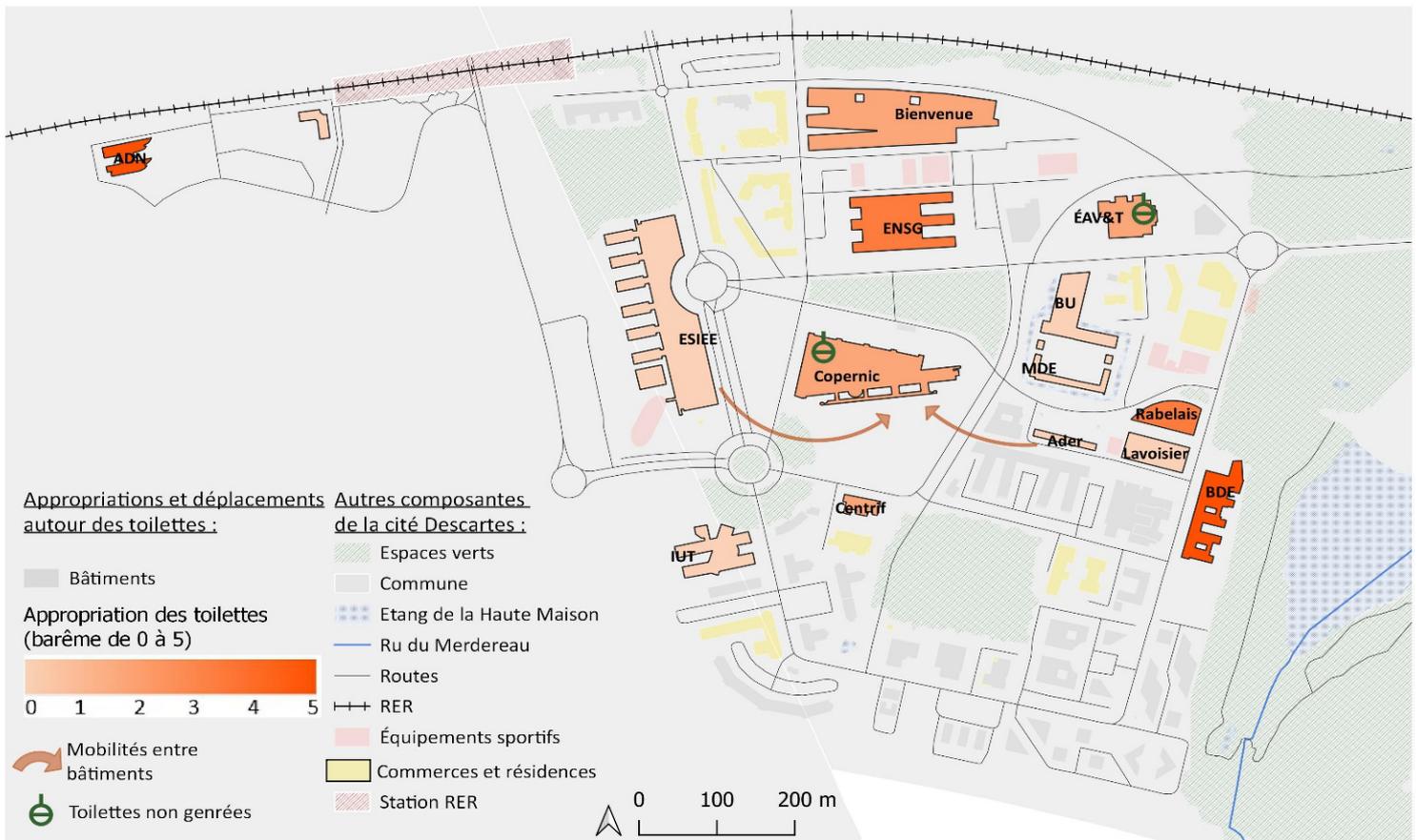


Source : Observations et données cartographiques de l'IGN
Réalisé par : Pauline Patys, Justine Camail et Aurore Gibert

De plus, des mobilités liées à la fréquentation des toilettes ont lieu à l'échelle du campus, d'après les résultats du questionnaire, certain-es étudiant-es préférant utiliser des toilettes extérieures à leur bâtiment de cours. Nous avons choisi de représenter ces flux par des flèches, plus ou moins épaisses selon les effectifs concernés. Deux tendances semblent se dégager : le bâtiment Bois de l'Étang paraît répulsif alors que le bâtiment Copernic capte beaucoup de ces flux, sans doute grâce à sa position centrale et son restaurant universitaire. Toutefois, l'échantillon est insuffisant pour interpréter les réponses et parvenir à des conclusions pertinentes.

Enfin, deux symboles agenes verts sont présents pour indiquer la présence de toilettes non-genrées, accessibles à toutes et tous au sein du bâtiment Copernic et de l'école d'architecture (EAV&T).

Appropriation des toilettes hommes de l'Université Gustave Eiffel



Source : Observations et données cartographiques de l'IGN
 Réalisé par : Pauline Patys, Justine Camail et Aurore Gibert

Conclusion

Si nous avions disposé d'un échantillon plus grand, nous aurions peut-être pu constater une dépréciation de certains bâtiments, peut-être car certaines personnes se sentent plus à l'aise dans d'autres bâtiments. Les observations menées permettent de constater que les bâtiments de la Cité Descartes ne sont que peu appropriés. Nous comprenons que le genre est un élément primordial en ce qui concerne les toilettes et leurs usages, il peut même dans certains cas définir les toilettes. Il est important de noter de réelles dynamiques spécifiques au genre concernant cet espace intime, avec une volonté de faire disparaître le genre pour certains bâtiments.

Préconisations

- Créer des toilettes non genrées ou modifier celles déjà existantes afin que chacun.e se sente à sa place.
- Mais il est aussi important de maintenir des toilettes genrées, notamment pour les usages secondaires des toilettes
- Permettre aux personnels et aux étudiant·es de s'approprier les toilettes afin de s'y sentir plus à l'aise
- Poursuivre la prévention de la violence de manière indifférenciée suivant le genre
- Poursuivre la mise en place des protections périodiques disponibles en libre-service

Exemples de ce qui pourrait être fait



Affichage des toilettes non genrées à l'EAV&T



Création ou modification des toilettes : Initiative menée par l'EAV&T sur les portes des sanitaires précisant la suppression du genre dans les toilettes et que chacun est libre de se rendre ou il souhaite. Les pictogrammes de genre sont également supprimés. De cette manière, les personnes transgenres et non-binaire sont en mesure de s'approprier cet espace d'intimité où la binarité du genre s'exprime par excellence.

Exemple d'échelle de la violence conjugale présente dans le bâtiment Bois de l'Étang.

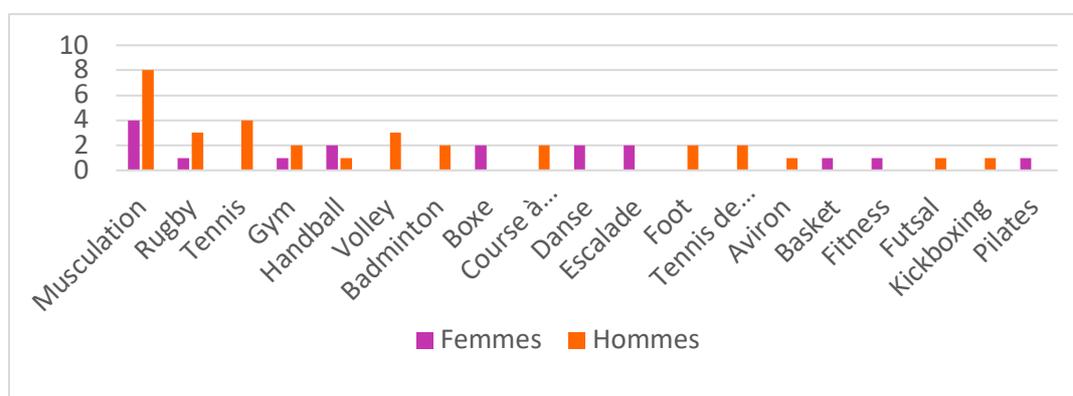
Prévention et sensibilisation importantes concernant les relations conjugales. Placer cette affiche dans les toilettes permet d'informer dans un espace intime. Cette échelle est ici hétéronormée, des annotations à la main ont été apportées pour l'appliquer à d'autres sexualités. Il serait intéressant de placer cette affiche dans les toilettes hommes pour une prise de conscience universelle.

Pratiques genrées des espaces sportifs collectifs

Une pratique sportive inégale selon le genre

La pratique sportive différencie les hommes et les femmes sur le campus. Les hommes pratiquent plus de sport que les femmes, et hommes et femmes ne pratiquent pas les mêmes sports.

Seules 52 personnes ayant répondu au questionnaire ont déclaré pratiquer le sport sur le campus, et les hommes sont nettement plus nombreux (33 hommes et 19 femmes). Dans cet échantillon non représentatif, certains sports apparaissent comme exclusivement féminins (boxe, danse, escalade, basket ...) et d'autres comme exclusivement masculins (volley, badminton, foot, tennis de table ...). Seuls la musculation, le rugby, la gym et le handball apparaissent comme pratiqués par les deux groupes, mais avec une nette dominante masculine.



Sports pratiqués par les hommes et par les femmes sur le campus

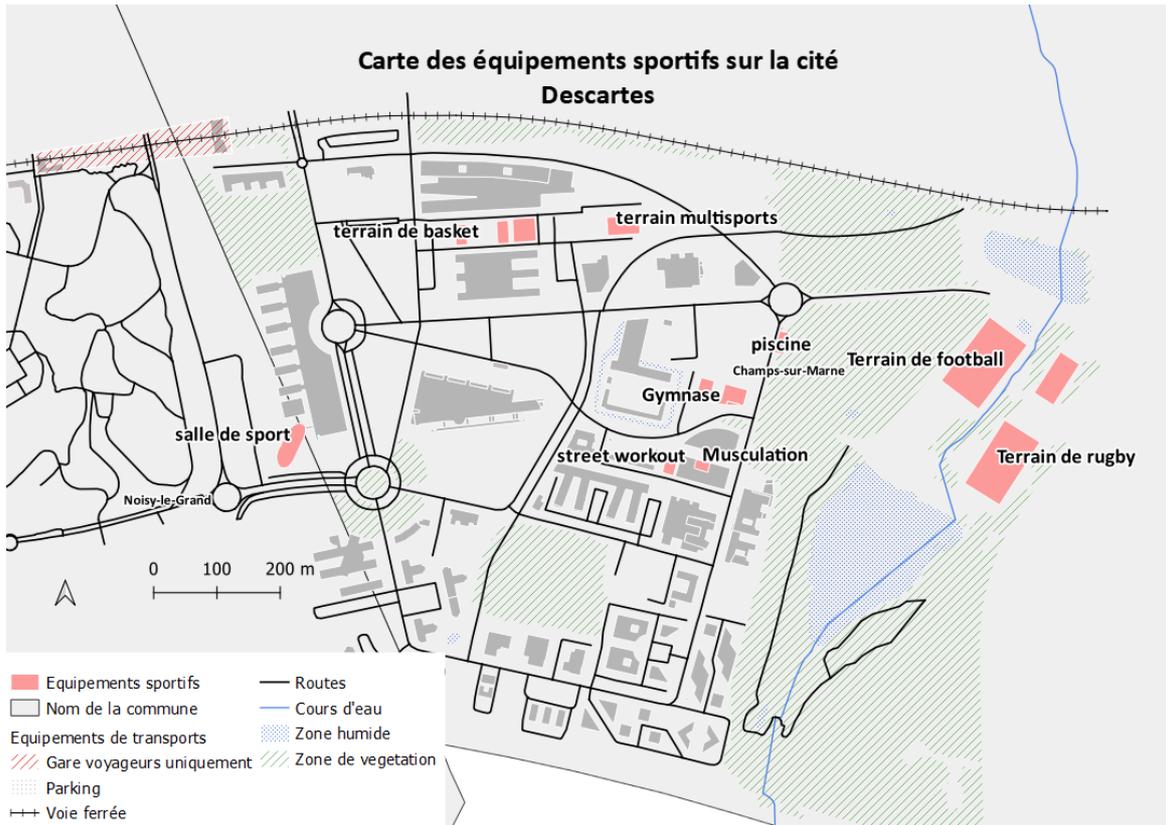
Comment cette inégalité se traduit-elle sur le terrain dans les espaces sportifs ? Des observations ont été menées sur le terrain de football, le terrain de rugby, le terrain multisports et dans le gymnase. Pour mettre en évidence l'occupation de l'espace lors d'une activité sportive, nous avons réalisé des schémas s'apparentant à de la micro-géographie. Ces travaux offrent une vision détaillée et nuancée de l'occupation de l'espace sportif selon le genre.

L'occupation des terrains de foot et de rugby

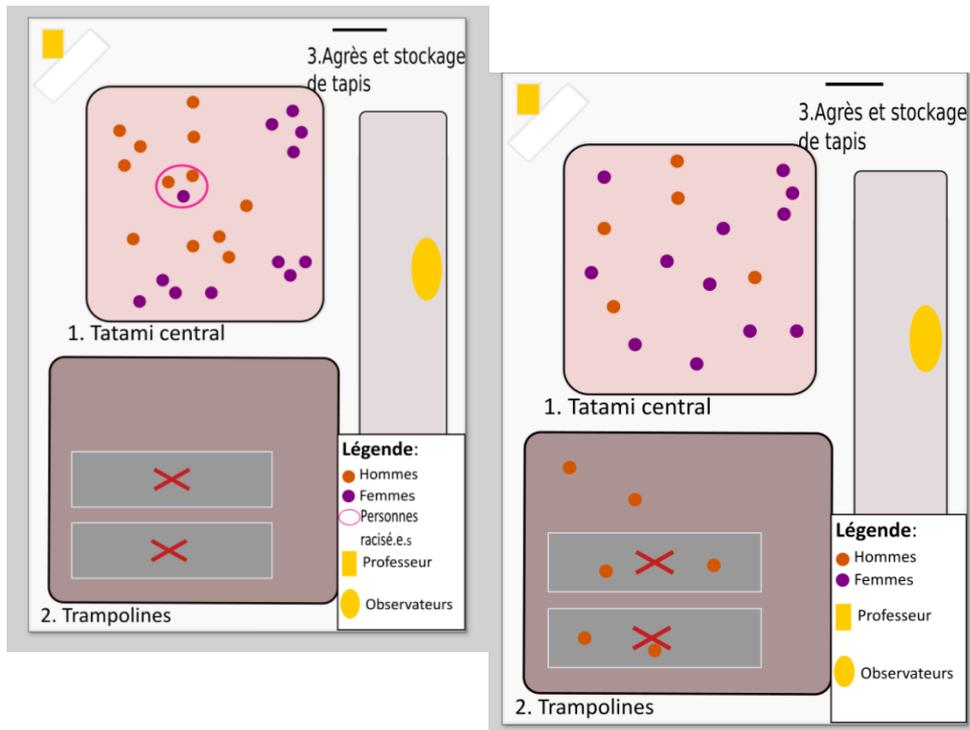
On observe une auto-organisation des étudiant-es pour la pratique de sports sur les terrains de foot et de rugby, sans différence significative d'appropriation de l'espace en fonction du genre.

Football : - exercices distincts en fonction du niveau et non pas par genre
- parité à chaque entraînement

Rugby : - plus de femmes que d'hommes à tous les entraînements et notamment lorsque la météo était défavorable à des pratiques sportives en extérieur.
- pas de groupe de niveau, la totalité de l'entraînement se fait ensemble



Micro-géographie du tatami



Nous nous sommes rendu.es au gymnase dans le but d'observer le placement dans l'espace des étudiant-es de STAPS sur le tatami, en fonction de leur genre. La carte de gauche représente les étudiant-es lorsqu'ils sont observés par le professeur. La carte de droite les représente lors d'un moment de liberté.

Au moment de nos observations le gymnase était utilisé par des promotions de L3 STAPS. Il s'agissait d'un cours de mobilité et de gymnastique douce. Il favorisait des exercices par petits groupes répartis sur le tatami. La mixité d'ensemble est remarquable : 12 femmes, 12 hommes sont présents sur le tatami. Mais la majorité des petits groupes étaient non mixtes. Le seul groupe mixte était constitué de trois personnes supposées racisées, dont une femme portant un foulard.

De plus l'occupation de l'espace diffère selon le genre. Le placement des groupes rappelle l'occupation différenciée de l'espace public par les femmes et les hommes : les groupes constitués de femmes se trouvaient sur les bords du tatami loin du professeur tandis que les groupes masculins se trouvaient au centre (voir schéma ci-dessus). Malgré leur infériorité numérique, les hommes prenaient plus de place et une place stratégique (centrale pour les informations délivrées par le professeur). De surcroit, les hommes ont plus tendance à se dissiper et à utiliser les agrès et les trampolines durant les moments de pause. Cette pratique les rend plus visibles au sein de la salle contrairement aux femmes qui conservent des positions plus « passives ».

Les pratiques et usages différenciés des équipements sportifs dépendent de facteurs variés. Le genre est l'un des principaux : en fonction de celui-ci l'espace n'est pas occupé de la même manière par les personnes. L'effet du genre sur la répartition et l'occupation de l'espace sportif s'observe de façon nuancée selon le type de sport : peu pour les sports collectifs tels le football et rugby, beaucoup pour la gym. Mais il existe d'autres facteurs jouant sur l'occupation de l'espace sportif comme la présence d'objets répulsifs, l'âge, la connaissance de l'espace en question, ethnique et/ou la religion.

L'infrastructure de *street workout* du campus de la Cité Descartes :

Notre travail porte sur la pratique de la musculation sur l'infrastructure de *street workout* de la Cité Descartes. Cette infrastructure est située à côté du bâtiment Lavoisier, au sud-est du campus. Bien qu'à l'échelle du campus, l'infrastructure occupe un espace réduit, analyser en termes de genre les pratiques qui y ont cours est particulièrement intéressant. En effet, plusieurs chercheur.euse.s ont déjà montré la dimension androcentrique de l'aménagement urbain et la façon dont les infrastructures sportives bénéficient quasi systématiquement aux hommes. On peut supposer que c'est particulièrement vrai relativement à une infrastructure de musculation, qui plus est en extérieur. Le contexte étudiant entourant les pratiques est également à prendre en compte dans l'analyse.

Ainsi, nos hypothèses au début de l'enquête étaient les suivantes : le *street workout* serait une infrastructure d'extérieur modérément appropriée, du fait de l'exposition visuelle qu'elle implique, de l'absence d'encadrement par un tiers et de sa localisation aux confins du campus. Nous supposions que la pratique de la musculation y serait majoritairement masculine, du fait de l'existence d'une culture masculine voire masculinisante de la musculation. Nous nous sommes dits que, l'infrastructure étant en extérieur, cela pourrait renforcer chez les hommes une volonté de mettre en scène leur virilité, et chez les femmes, une crainte de pratiquer la musculation à la vue de tou.te.s.

Sur-fréquentation masculine et usages détournés

Notre enquête nous a confirmé l'hypothèse de la dimension genrée dans la fréquentation du *street workout*, puisque nous y avons observé respectivement 76 % d'hommes et 24 % de femmes (sur un échantillon de 70 individus). Cela dit, et c'est en cela que les résultats de nos observations ont pu nous surprendre, la *fréquentation* de l'infrastructure est encore à distinguer de l'*usage sportif réel* de celle-ci. Nous n'avons observé que 2 femmes pour 9 hommes pratiquer sérieusement la musculation, ce qui équivaut à une pratique sportive à 77,8% masculine et 22,2 % féminine. De plus, les hommes observés étaient expérimentés et particulièrement à l'aise dans leur pratique, en témoigne une appropriation matérielle et symbolique plus importante de l'espace de leur part : certains venaient avec leurs gants, d'autres accrochaient leur sac au porte-manteau, mettaient de la musique sur une enceinte, certains enfin avaient amené du matériel sportif supplémentaire, par exemple des élastiques. L'aspect très circulatoire de l'espace, compris entre deux chemins très fréquentés, ne semblait pas dissuasif pour eux. Si le mauvais temps agissait bien souvent comme un repoussoir, les plus motivés ne se laissaient pas abattre et réalisaient quand même sérieusement leur séance. Lors de nos observations par grand froid (-4°) et sous la pluie, 2 garçons ont successivement été observés en train de pratiquer.

Au-delà de l'aspect sportif, le plus prégnant dans l'analyse de la fréquentation du *street workout*, ce sont les usages détournés, très majoritaires par rapport aux usages sportifs. Nous avons distingué différents types d'usages détournés : utilisation du *street* comme espace de pause / comme espace de fumer / comme espace de sociabilité ; ces trois fonctions pouvant s'interpénétrer et ne constituant pas une typologie exhaustive des usages détournés. Par usager-es, nous entendons des personnes qui ne feraient pas que traverser l'espace mais y resteraient quelques minutes au moins. Nous faisons l'hypothèse que si cette infrastructure est particulièrement appropriée de manière détournée, c'est du fait de sa localisation aux abords du bâtiment Lavoisier. Nous avons en effet observé que les étudiant-es étaient les plus nombreux.ses sur l'infrastructure pendant des moments courts (10-15 minutes) qui représentaient en fait une pause pendant un cours ; pause durant laquelle iels sortaient sur le *street*. Iels étaient également très nombreux.ses sur les heures du midi, au moment de sortir des cours. Ainsi nous pouvons parler d'un « effet vague » pour désigner cet afflux massif à certains horaires de la journée (pauses, sorties de cours, pause-déjeuner), qui contraste avec l'absence ou la très faible présence d'usager-es le reste du temps. En effet, avant 8h ou après 17h-18h, ou durant le week-end et les vacances, nous avons remarqué que le lieu était très peu approprié.

Un usage détourné du *street workout* : deux étudiants sur leur téléphone à la pause-déjeuner



Photo prise par Louise L'hostis le 12 janvier 2023.

Compétition informelle entre des étudiants : exemple d'un effet « boys' club » sur le *street workout*



Photo prise par Kévin Brechemier le 18 novembre 2022.

L'effet boys' club

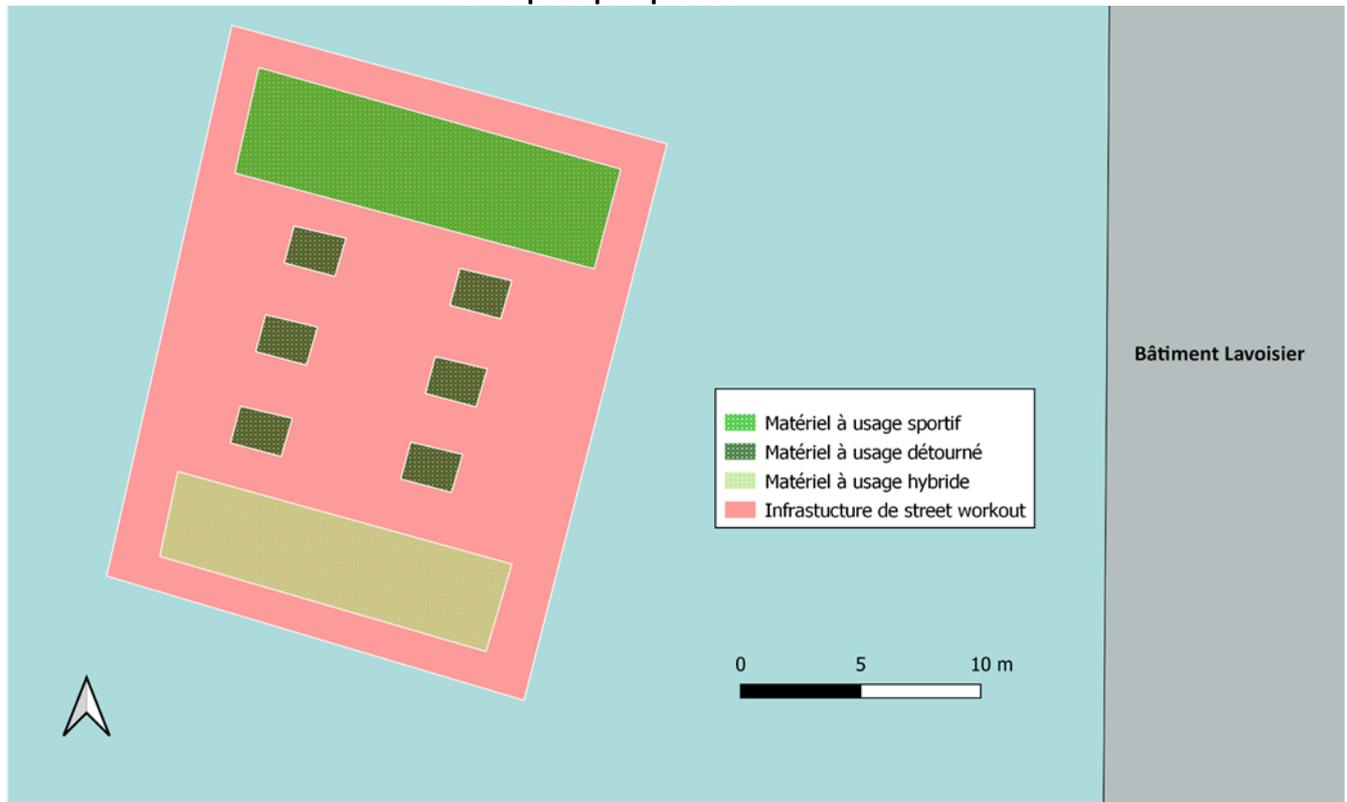
Lors des pics de fréquentation du *street*, les effets de groupe influencent les types d'usages. En effet nous n'avons jamais remarqué la présence conjointe d'un groupe et d'une ou plusieurs personnes pratiquant sérieusement la musculation. Lorsque nous observons des personnes pratiquer ce sport, c'était lorsque l'espace n'était occupé par personne d'autre qu'elles-mêmes. Ce qui se dégageait des moments de « pics », c'était avant tout un effet « boys' club », soit un effet de groupe masculin à l'origine de comportements compétiteurs et virilistes, qui potentiellement pouvaient être dissuasifs pour quiconque voudrait pratiquer sérieusement. De petites compétitions informelles se créaient entre garçons, où chacun leur tour ils étaient amenés à faire montre de leur force et de leur expérience devant les autres. De réelles mises en scène de la force se mettaient en place dans ce qui relève d'un culte de la performance, avec, en toile de fond, un sexisme et une homophobie latents : « Vous voyez les filles, lui, c'est un homme », « Espèce de PD », etc. (phrases entendues lors des observations). Les chiffres sont explicites : 45 hommes pour 14 femmes ont été observés dans des usages détournés de l'infrastructure. On peut supposer que les effets de groupe masculins créés sur cet espace peuvent ainsi dissuader les femmes de venir se l'approprier, pour un usage sportif ou non.

La surfréquentation masculine observée sur le *street workout* n'est pas curieuse si l'on prend en compte le fait que la musculation est un sport que les garçons pratiquent plus que les filles, en lien avec une socialisation genrée qui démarre dès l'enfance et se poursuit à l'adolescence, nourrie par l'injonction à s'entretenir, se dépenser, à dominer son corps voire à développer un physique musclé et puissant. Les deux entretiens menés avec des usagers sportifs masculins ont conforté notre interprétation. M., par exemple, vient régulièrement sur le *street workout* pour pratiquer la musculation. En parallèle, il fait du football depuis petit. Sa familiarité avec le sport et sa socialisation masculine peuvent ainsi expliquer son aisance sur l'infrastructure. La sur-fréquentation masculine de cet espace pourrait aussi s'expliquer par la proximité avec le bâtiment Lavoisier et la bâtiment Clément Ader, accueillant surtout des étudiant-es en mathématiques, physique ou chimie, soit des formations à plus forts effectifs masculins.

Pour aller plus loin dans l'analyse, il serait intéressant d'utiliser la méthode de l'entretien avec des femmes pour analyser dans quelle mesure y a-t-il, chez elles, une intériorisation de l'impossibilité à pratiquer la musculation et à s'approprier l'espace public et visible.

L'appropriation du street workout

Carte de synthèse : L'appropriation du street workout, quand une multitude d'usages prend le pas sur la pratique sportive



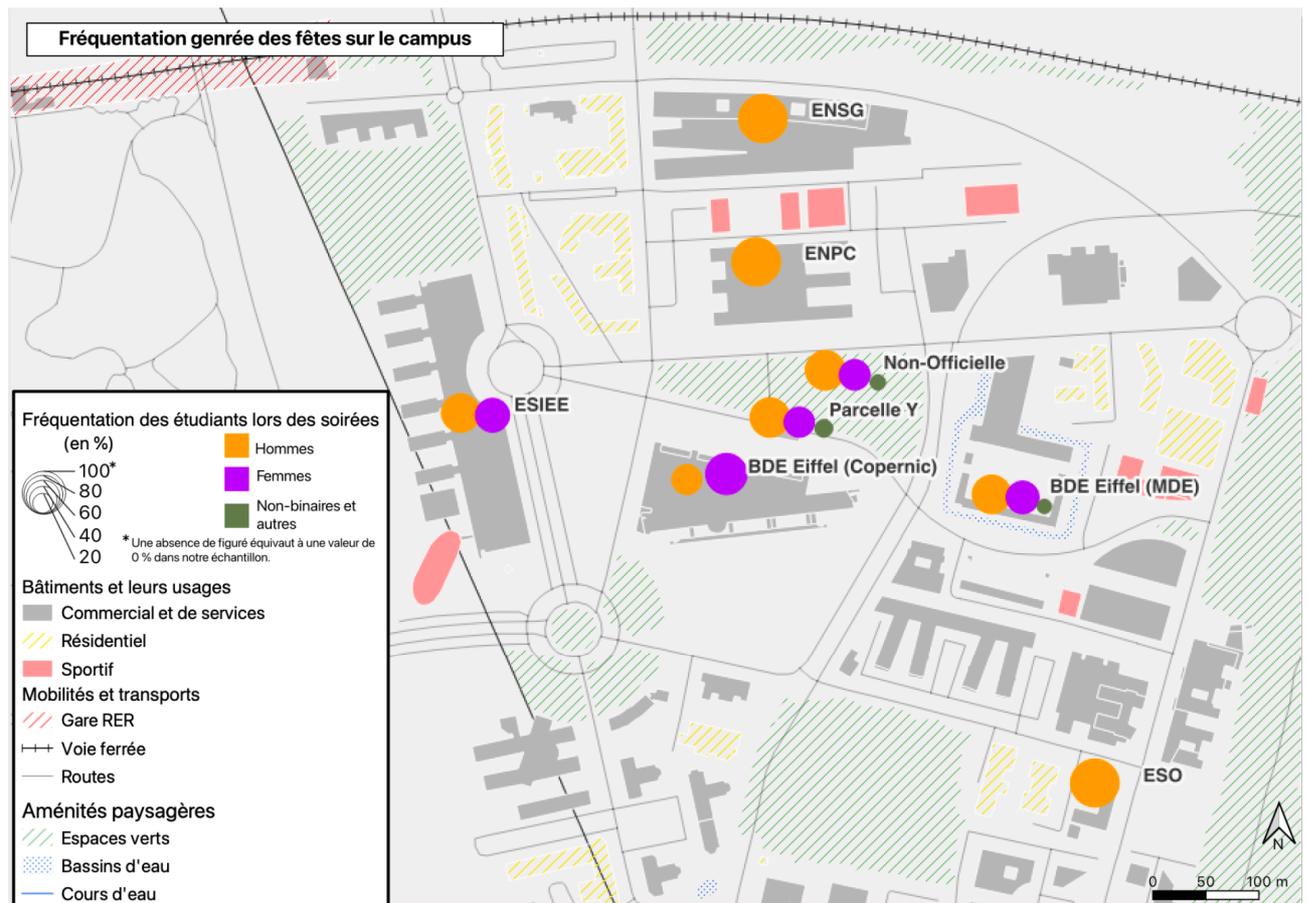
Carte réalisée le 12 janvier 2023, par Louise L'hostis & Kévin Brechemier.

Le titre donné à notre carte donne le ton : « Appropriation du *street-workout* : quand une multitude d'usages prend le pas sur la pratique sportive ». Ce titre n'évoque volontairement pas la dimension genrée de notre analyse ; en effet, nous avons jugé compliqué de représenter graphiquement une plus grande appropriation masculine de l'espace. En vérité hommes et femmes s'approprient inégalement l'espace, mais ces appropriations sont diffuses et non localisées. Ainsi, au regard des chiffres (59 personnes sur 70 ne faisant pas de sport sur le street), nous avons choisi d'axer notre traitement cartographique sur les types d'usages du *street workout*. Car nous avons remarqué que ces usages différenciés pouvaient, eux, se concentrer sur des espaces particuliers. Notre carte est ainsi organisée de sorte à faire ressortir trois micro-espaces à l'intérieur même de l'infrastructure. Le premier est un espace fait de barres de tractions, principalement approprié pour un usage sportif. Le deuxième espace, central, est composé de cubes pensés pour le sport mais qui, en règle générale, sont plutôt utilisés comme des assises/sièges. Enfin, la troisième zone apparaît comme hybride puisque le matériel y est tantôt approprié à des fins sportives, tantôt à des fins détournées : taper dans le punching ball, jouer avec les cordes etc...

Les soirées étudiantes à la Cité Descartes : quelles différences le genre induit-il lors des soirées étudiantes ?

Nous l'avons vu au sein des autres rubriques de cet atlas, les pratiques de l'espace et les comportements sont différenciés selon le genre, même si ce dernier n'est pas le seul facteur explicatif de ces différences. C'est également le cas dans le cadre des fêtes étudiantes.

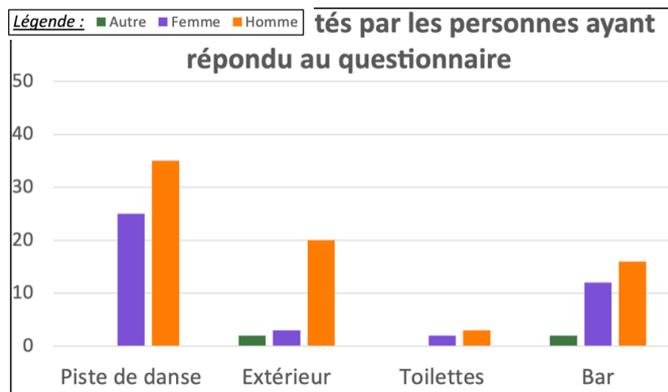
Les fêtes, une fréquentation inégale selon le genre ?



Cette carte établie à partir des réponses au questionnaire montre que les hommes interrogés déclarent plus que les femmes se rendre aux soirées organisées au sein du campus. Notre échantillon d'enquêté-es demeure néanmoins minime face aux dix-sept mille étudiant-es présent-es sur le campus, et ces données numériques sont à prendre avec précaution. Notamment, les soirées de l'ESO, l'ENSG et de l'ENPC, paraissent fréquentées par des hommes uniquement selon nos statistiques, ce qui ne rend pas compte de la réalité : des femmes y participent également, mais sont moins nombreuses que les hommes. Lors de nos entretiens avec les membres du BDE Eiffel (Bureau des étudiants), qui organise les apéros du jeudi soir à la MDE (Maison des étudiants), et quelques soirées dans l'année, il ressort que les hommes et les femmes sont en fait en nombre équivalents lors de ces soirées, contrairement à d'autres fêtes où les hommes sont plus présents. La parité au sein de ces fêtes BDE s'explique par deux facteurs : la parité au sein des membres du bureau, qui mobilisent autant les hommes que les femmes, et la fréquentation d'habitué-es à ces fêtes, créant un sentiment de sécurité du fait que tout le monde se connaît. Les femmes disent alors se sentir totalement à l'aise au sein de ces soirées. La fréquentation des fêtes par les femmes dépendrait-elle du degré de sentiment de sécurité qu'elles y ressentent ?

Les pratiques lors des fêtes : le sentiment de sécurité comme clé de lecture des différences genrées

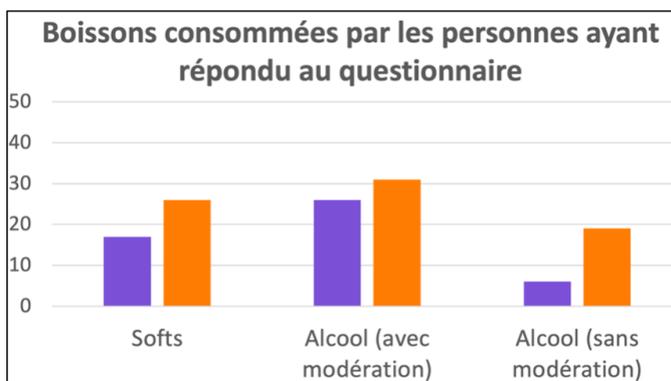
Outre la fréquentation, d'autres différences de pratiques sont observables à une échelle plus fine : celle de la fête elle-même.



En effet, nos statistiques montrent que les pratiques de l'espace varient au sein même de la fête : on remarque ici que les femmes interrogées sont réparties dans les espaces intérieurs, tandis que les hommes représentent l'écrasante majorité des personnes qui disent fréquenter les espaces extérieurs. Nous expliquons cela par deux biais : d'une part, les hommes sont socialisés dès l'enfance à investir les espaces extérieurs, tandis que les femmes sont souvent éduquées à craindre ces espaces,

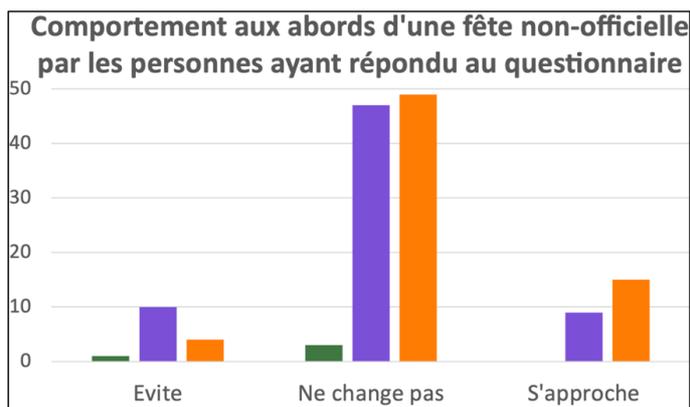
notamment la nuit, soit aux heures auxquelles se déroulent les fêtes. D'autre part, dans notre échantillon, seuls des hommes déclarent consommer des stupéfiants, ce qui nécessite de quitter la fête un moment afin d'échapper à la surveillance des agents de sécurité, et donc de fréquenter les espaces extérieurs.

Le cas des soirées de l'ESIEE est particulièrement intéressant : elles sont organisées en différentes salles, chacune ayant un thème musical différent, ce qui crée une répartition genrée très nette. Le président du club soirée nous dit à ce sujet : « *on voit peu de femmes dans les salles techno/electro ou même rap. Mais je pense que pour le rap c'est surtout qu'il y a trop de pogo et que les femmes ne peuvent pas danser « tranquillement » à part si elles ont la détermination de rentrer avec les « sauvages » dans les pogos. Donc on retrouve toujours plus de femmes dans la salle commerciale* ». »



Nous voyons à travers cet exemple de la drogue que les consommations sont, elles aussi genrées, puisque l'on retrouve majoritairement des hommes qui consomment de l'alcool, notamment sans modération. Les femmes font donc plus attention à leurs consommations en termes de quantité, et cela est à lier à la question du sentiment de sécurité.

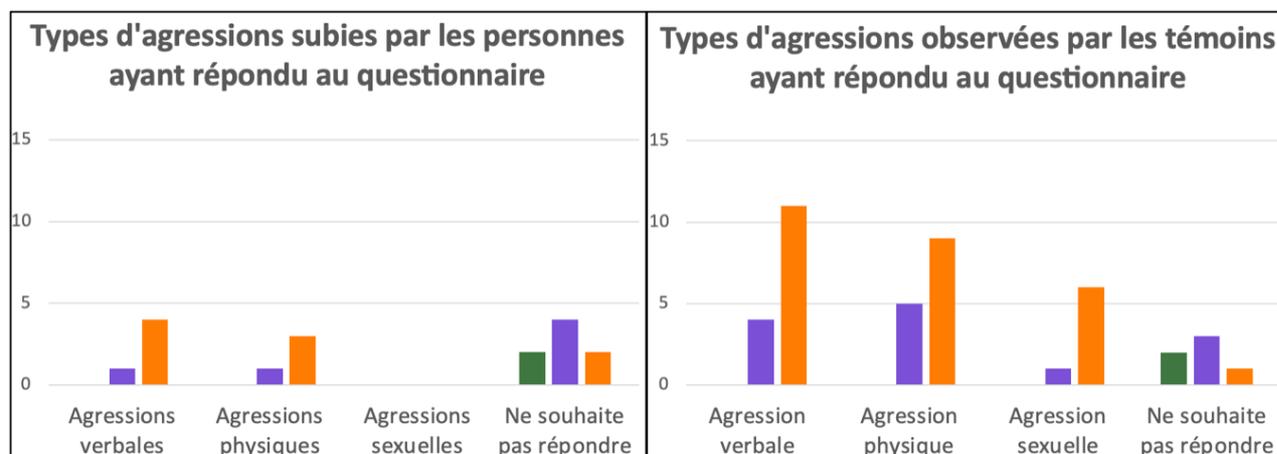
Durant nos entretiens, certaines nous confient ne pas vouloir être saoules afin de garder un certain contrôle en cas de problème. Certaines déclarent aussi faire particulièrement attention à leur verre : elles le surveillent, mettent des « capotes de verre » afin d'éviter que quelqu'un n'y introduise quelque chose, tandis qu'aucun homme n'a déclaré prendre de telles précautions durant notre enquête. Les BDE ont réagi face à ce sentiment d'insécurité : le club soirée de l'ESIEE par exemple met en place un nom de code pour les femmes qui se sentiraient en danger. Il s'agit de s'adresser à un membre du bar en demandant un cocktail « mademoiselle » pour qu'un organisateur formé à la prise en charge des agressions sexuelles, ou au harcèlement que peuvent subir les femmes en soirée intervienne. Les bars proposent également des capotes de verre gratuites.



A l'abord des fêtes non officielles, les personnes de passage n'ont pas tendance à modifier leur parcours. Néanmoins, parmi celles qui évitent les alentours les femmes sont majoritaires, tandis que parmi les personnes qui s'approchent de la soirée, on trouve majoritairement des hommes. Cela est à mettre en relation avec le sentiment de sécurité : une fête non officielle (sans agent de sécurité), réunissant des inconnus, semble plus provoquer une réaction d'évitement chez les femmes que chez les hommes.

Lors des entretiens, le sentiment de sécurité ressort donc systématiquement chez les femmes, tandis que chez les hommes il est rarement mentionné. On peut donc imaginer qu'au cœur des différences genrées dans les pratiques des fêtes étudiantes se trouve la question de la sécurité, ou du moins de sentiment de sécurité des femmes. Nous nous sommes donc penchés sur la question des agressions.

Les agressions lors des soirées étudiantes : un tabou malgré la prévention organisée par l'université



Ces deux graphiques permettent de mettre en avant deux points : d'une part, les hommes déclarent plus être victimes d'agression que les femmes, d'autre part, il demeure difficile de se confier sur les agressions vécues. En effet, la majorité des agressions subies sont rapportées par des hommes. On explique cela par différents facteurs comme leur plus grande consommation d'alcool, ou encore le fait que leur virilité s'exprime notamment au travers de la violence. Néanmoins, au sein de notre échantillon, personne n'a déclaré avoir subi d'agression sexuelle, alors que certaines personnes déclarent en avoir été témoin. Même davantage de personnes observent une agression quand une seule la subit, nous expliquons aussi la discordance de nos chiffres par le tabou qui règne autour de ces agressions, qui concerne de façon systémique les femmes, selon l'assistant à la vice-présidence à la vie étudiante de l'université. Nous savons donc que les femmes sont plus victimes d'agressions sexuelles que les hommes, et que ces agressions surviennent parfois durant les fêtes étudiantes, mais parmi notre échantillon, aucune ne l'a déclaré. D'ailleurs, parmi les personnes ne souhaitant pas répondre aux questions portant sur les agressions, nous comptons une majorité de femmes.

Pourtant, des missions de préventions sont organisées par l'université, via le groupe Universanté, ou bien par les BDE, comme nous l'avons vu plus tôt. Nos hypothèses vis-à-vis de ce tabou ont, par ailleurs, été confirmées par ces acteur.trice.s, qui nous expliquent que les étudiant·es n'ont souvent pas conscience des violences sexuelles qu'ils peuvent faire subir, d'où l'importance de la prévention mise en place par les différents services de l'université.

Conclusion

Nous voyons donc que le genre, en lien avec le sentiment d'insécurité ressenti par les femmes, est un facteur de pratiques différenciées au sein des fêtes.

Cela pose des questions quant à la morphologie même du campus : est-il vraiment rassurant pour les étudiant·es de devoir traverser la nuit, dans un campus qui n'a pas été prévu pour les déplacements pédestres, qui est très étendu et rallonge donc les temps de parcours d'un point à un autre, augmentant alors l'exposition de potentielles victimes ? L'université s'emploie à rendre son campus plus inclusif et rassurant pour les étudiant·es, il lui reste cependant des défis à relever comme faciliter le sentiment de sécurité des étudiant·es à l'extérieur, la nuit, ou encore celui de libérer la parole autour des agressions.

Synthèse et recommandations

L'étude des pratiques sur le campus de la Cité Descartes au prisme du genre confirme certaines hypothèses de départ, formulées par la vice-présidence Égalité, en matière d'inégalités défavorables aux femmes : elles auraient tendance à moins déjeuner aux restaurants universitaires, elles pratiquent moins de sports et encore moins les agrès de *street workout*. Les usages du *street workout* décrits dans cet atlas dépassent même les hypothèses formulées : une fréquentation surtout masculine certes, mais aussi des usages détournés favorisant une culture viriliste, exprimant des propos sexistes et homophobes.

Inversement, certaines hypothèses trop évidentes sont déjouées par cette enquête. Ainsi, l'étude portant sur les circulations et déplacements sur le campus, l'appréciation positive ou négative des lieux, la connaissance du campus, ne relève aucune différence notable entre les femmes et les hommes. Les identités de genre apparaissent peu opérantes sur le campus pour comprendre des relations fondamentales à l'espace, telles que les façons dont on le valorise, dont on le maîtrise, dont on s'y déplace.

En réalité, l'enquête et les cartes qui la restituent montrent que les différenciations des pratiques dans l'espace, selon les genres, sont subtiles et nuancées, se produisent à une échelle spatiale très fine, sont parfois si implicites et diffuses qu'elles sont difficiles à exprimer et à représenter. Ainsi une opposition simpliste entre hommes/femmes/non binaires, ou un gradient « moins » ou « plus », ne suffisent pas à rendre compte de cette complexité. On rentre ainsi dans une analyse subtile des relations de genre, qui déjouent les clichés, et dont on trouvera ci-dessous quelques illustrations marquantes.

Par exemple, en cours de gymnastique, femmes et hommes sont en nombre égal, mais leur façon d'occuper le tatami, ou l'espace du gymnase, les agrès, sont différents. Lors des fêtes étudiantes, les femmes sont globalement moins nombreuses que les hommes, mais cette affirmation masque des différences entre les fêtes, en fonction des groupes et établissements qui les organisent, des différences selon les espaces où se produisent les fêtes (avec un contraste entre les espaces intérieurs et extérieurs, la piste de dance, le bar...), et des différences de comportement durant les fêtes, notamment en matière de consommation d'alcool et de stupéfiants (que les femmes modèrent davantage que les hommes). En ce qui concerne les toilettes, hommes et femmes ont des critères de préférence communs (la propreté, le calme), mais leurs usages secondaires des toilettes sont très différents : les unes y discutent, se maquillent, alors que les autres viennent boire. Pour les restaurants universitaires, les femmes semblent les fréquenter moins que les hommes. Mais la moindre présence féminine ne semble pas se vérifier pour tous les restaurants universitaires : les restaurants situés dans les bâtiments qui abritent des formations plus « féminines », sont aussi plus fréquentés par les femmes, ce qui pose donc le problème des déséquilibres femmes / hommes entre les formations.

Un élément récurrent des études sur les inégalités de genre est la question de l'insécurité, qui touche davantage les femmes que les hommes. Or, ici, le sentiment d'insécurité n'est pas un élément mis en évidence par les enquêtes. Dans l'enquête réalisée par questionnaire, l'insécurité n'est jamais évoquée comme un facteur déterminant des usages du campus ; elle n'apparaît pas non plus sur les cartes mentales. Néanmoins, le sentiment d'insécurité apparaît de façon diffuse, souvent implicite, dans les entretiens qui ont été conduits en parallèle. Quelques femmes ont désigné des portions de trajets piétons, entre le campus et la gare du RER ou la ville, qui leur semblent dangereuses, où il est arrivé que certaines soient suivies. Mais le sentiment d'insécurité n'est pas assez puissant pour induire des stratégies de changement d'itinéraire, en tous les cas le jour. Le sentiment d'insécurité a des effets plus forts la nuit : par exemple, il induit à se déplacer en groupe pour rejoindre la gare du RER à pied après les cours une fois la nuit tombée. Mais cette pratique reste implicite, et non une stratégie déclarée pour sécuriser leur trajet. Le sentiment d'insécurité joue aussi beaucoup sur la moindre participation des étudiantes aux fêtes et leurs comportements durant ces dernières. Les agressions, et notamment les agressions sexuelles sont documentées de façon paradoxale par nos enquêtes, puisque

sur l'échantillon participant aux fêtes étudiantes, un nombre notable de personnes, hommes et femmes, déclare avoir été témoin d'agression sexuelle, mais personne ne signale en avoir été victime. Ce paradoxe laisse supposer que certaines agressions sexuelles sont minimisées ou cachées.

Les travaux réalisés montrent enfin que la différenciation des pratiques combine le genre avec d'autres facteurs d'inégalité, telles que l'âge, l'origine géographique supposée, le statut social, le handicap... Ainsi, en cours de gymnastique, les étudiants et étudiantes forment des groupes sur la base du genre, mais aussi sur la base de l'appartenance ethnique et religieuse supposée des personnes. Les toilettes du personnel et celles des étudiant-es ne sont pas les mêmes, et font l'objet de formes différentes d'appropriation (tableaux, vaisselle d'un côté, graffiti et autocollants de l'autre). Les pratiques des étudiants et étudiantes des écoles d'ingénieur-es (dont le public est plus masculin que celui des autres formations universitaires) se distinguent aussi de celles et ceux des autres formations : des fêtes moins féminines (et payantes), des pratiques sportives plus généralisées, plus diffusées chez les femmes. L'enquête sur les circulations sur le campus met en lumière une catégorie particulièrement fragilisée : les personnes à mobilité réduite, femmes ou hommes, car les aménagements leur permettant un accès sûr et aisé aux bâtiments, aux salles de cours, ou aux bureaux demeurent insuffisants.

Cette subtilité des inégalités genrées s'explique en partie parce que le campus est perçu par celles et ceux qui le fréquentent comme un espace privilégié où les inégalités et les discriminations en fonction de l'identité de genre des personnes, mais aussi en fonction d'autres propriétés sociales, telles que l'âge ou l'origine géographique sont moins ressenties que dans d'autres lieux. Quelles que soit leurs caractéristiques sociales, les étudiants et étudiantes se sentent plus à l'aise à la Cité Descartes que dans la plupart des autres espaces publics urbains qu'ils fréquentent. Le campus apparaît ainsi comme une bulle dans la ville, qui neutralise ou du moins régule la violence de certains rapports sociaux, y compris les inégalités de genre.

C'est là un point positif révélé par cette enquête, dont l'université peut sans doute s'enorgueillir, et qui a des conséquences importantes pour concevoir ou mettre en œuvre des actions en faveur de l'égalité sociale et de l'égalité de genre. Car on peut penser que cette « neutralité » perçue a un effet performatif sur les comportements. Étudiant-es et personnels de l'université intègrent des normes de comportements sur cet espace particulier qu'est le campus, normes qu'ils reproduisent, transmettent aux nouveaux et nouvelles étudiant-es et personnels, et ainsi de suite. Si les violences ou les inégalités de genre sont atténuées sur le campus, par rapport à d'autres espaces urbains, on peut penser qu'elles auront tendance à le rester à moyen terme.

Cela ne signifie pas que sur le campus de la Cité Descartes, qu'il n'y ait rien à faire en matière de lutte contre les inégalités de genre, les inégalités sociales, et le bien-être de ses usagers. Et à ce titre aussi, cet atlas est riche d'enseignements.

Il montre en effet que la Cité Descartes est neutre en termes affectifs : elle fait l'objet d'une grande indifférence de la part de ceux qui la fréquentent, il n'existe pas de lieux particulièrement appréciés, ni de lieux particulièrement mal aimés ou redoutés. C'est aussi un espace mal connu. Les gens ne connaissent du campus que leurs lieux de travail ou d'étude, et le trajet pour s'y rendre. Pour caricaturer, la préoccupation majeure des usagers du campus est de le traverser au plus vite, et non de profiter d'éventuels agréments, et aucun pôle répulsif ne vient orienter leur trajectoire, déterminée par le principal souci de gagner du temps.

Cette situation s'explique en partie par la faiblesse des activités autres que le travail ou l'étude. L'implantation de logements étudiants est faible et récente ; il y a peu d'activités de loisirs, les commerces sont concentrés sur la rue Ampère qui conduit au RER, et éloignés de beaucoup de bâtiments et de la maison de l'étudiant. Elle est aggravée par le caractère très étendu du campus, avec des bâtiments éloignés les uns des autres et de la gare du RER, ce qui contraint à une gestion attentive des temps de parcours, d'autant plus nécessaire que la majorité des étudiants et personnels résident loin de l'université et doivent donc déjà compter un long temps de trajet pour s'y rendre. Le fait que

le campus ait été conçu pour la circulation automobile, et moins la circulation piétonne renforce cet effet « tunnel ». L'histoire de l'université, et de la Cité Descartes, récente, et qui a vu s'implanter différents établissements initialement sans liens les uns avec les autres, voire fermés matériellement par des clôtures, explique aussi le caractère parcellaire de la connaissance et de l'attachement aux lieux. Cette situation évolue, avec des aménagements récents (logements, commerces, équipements sportifs, parcelle Y), mais en l'état, elle demeure peu favorable à l'épanouissement de la vie étudiante dans toute la diversité de ses aspects. Elle n'aide pas non plus au sentiment de sécurité des usagers du campus durant la nuit. A ce titre, toute action en faveur de l'appropriation cognitive du campus, de l'enrichissement des sociabilités, de l'attachement à cet espace particulier est à développer, tant pour une amélioration de la qualité de vie de tous les usagers que plus spécifiquement sur le plan du sentiment de sécurité.

Cet atlas montre aussi que les aménagements spatiaux ont des implications sociales complexes. Ils profitent davantage à certains groupes, qui peuvent et savent s'en saisir, qu'à d'autres, ou bien ils pénalisent certains groupes, et pas les autres. Ce travail sur les pratiques genrées sur le campus invite donc à questionner systématiquement les usages des équipements et les effets des aménagements, au prisme de la différenciation et de l'inégalité selon les groupes sociaux, définis par le genre ou par d'autres caractéristiques.

Cette réflexion est encore plus nécessaire pour les équipements ou aménagements a priori parés de toutes les vertus, qui sont peu questionnés en amont parce qu'ils semblent aller de soi ; et parce que les usages secondaires, ou détournés des équipements sont parfois aussi importants (voire plus fréquents), que les usages pour lesquels ils ont été pensés. Ainsi, les agrès de *street workout* sont a priori bienvenus pour renforcer la pratique sportive des étudiants et étudiantes, mais ont manifestement des effets non anticipés, nocifs en matière de renforcement des identités de genre.

Inversement, les aménagements posant problème ne pénalisent pas également toutes les personnes, et souvent ce sont les groupes déjà fragilisés qui en pâtissent davantage. L'étude sur les déplacements du campus a souligné la marginalisation du bâtiment ADN, éloigné du centre du campus et notamment des restaurants universitaires (20 minutes à pied). Cet éloignement est problématique pour les personnes qui étudient et travaillent dans ce bâtiment, en termes de participation à la vie du campus, mais aussi en termes d'accès à une alimentation saine et diversifiée. Le bâtiment ADN est en effet insuffisamment équipé en fours micro-ondes permettant de réchauffer des plats préparés à la maison ou issus des distributeurs de nourriture. L'éloignement des restaurants universitaires pénalise encore plus celles et ceux qui ne peuvent que difficilement se déplacer sur le campus (les personnes à mobilité réduite), ou qui pour des raisons financières ne peuvent se passer de la restauration universitaire, ou qui ont déjà tendance à ne pas les fréquenter (les femmes). Dans le même registre, l'étalement du campus constitue un facteur dissuasif aux déplacements à pied, surtout la nuit quand le campus est peu fréquenté, et c'est encore plus vrai pour celles et ceux qui n'ont pas accès à la voiture, et encore plus pour les femmes qui ressentent un sentiment diffus d'insécurité dans les espaces extérieurs lors des soirées étudiantes.

Outre ces recommandations générales, les travaux thématiques ont identifié des actions à mener sectorielles, dont nous reprenons ici les principales :

- En matière de déplacements, l'action en faveur de la circulation des personnes à mobilité réduite, pour le moment mal aisée, voire dangereuse semble prioritaire. Le campus conçu initialement autour de la circulation automobile devrait être repensé afin de rendre plus confortable la circulation piétonne et les autres circulations dites « douces » (vélo ou trottinette), en imposant moins de barrières et de détours. La lisibilité de l'espace, avec une indication plus claire à la fois des noms des bâtiments, et des panneaux indicateurs, pourrait considérablement améliorer l'appropriation de l'espace et sa connaissance.

- En matière de restauration : favoriser l'accès à la restauration universitaire des usagers du bâtiment ADN, et des femmes en général, ainsi que la diversification de l'alimentation avec davantage de plats végétariens.
- En matière de toilettes, si les toilettes non genrées se développent et sont appréciées, en particulier par les personnes non binaires, le maintien de toilettes genrées est aussi nécessaire, pour maintenir des usages secondaires de ces lieux différents selon les genres. Les questionnaires et entretiens ont aussi souligné l'insuffisance des toilettes équipés de distributeurs de serviettes hygiéniques.
- Les activités et équipements sportifs sont les domaines qui ont fait apparaître le plus d'inégalités, voire d'exclusion et de discrimination, en termes de genre, même si ce diagnostic général doit être nuancé en fonction des sports, des lieux où ils se produisent, des publics étudiants. C'est là un point de vigilance particulier, car il faut favoriser la pratique sportive en général, celles des femmes en particulier, mais aussi des attitudes et comportements moins discriminants lors de cette pratique.
- Le renforcement du sentiment de sécurité la nuit sur le campus, pour tous mais surtout pour les femmes, en particulier lors des déplacements pédestres, est la recommandation première de l'étude portant sur les fêtes. Un défi est alors d'imaginer des modes de circulations pédestres sûrs, sur de grandes distances, durant la nuit. L'étude pointe également la nécessité d'un travail continu sur la prévention des violences sexuelles, et sur la libération de la parole en ce domaine.